

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Jacqueline DE ROMILLY et A. GRANDAZZI, *Une certaine idée de la Grèce*, Paris, de Fallois, 2003, 15.5 x 22.5, 266 p., br. EUR 16, ISBN 2-87706-484-0.

Découvrir l'essentiel du message de la Grèce antique – du miracle grec – et se rendre compte de son actualité toujours vivante, tel est le but proposé de ce livre. La présentation est faite sous forme de dialogue. C'est l'idée même de culture que ces réflexions mettent en avant, en évoquant ce qui a constitué l'itinéraire de J. de Romilly : sa carrière, Thucydide, l'histoire des idées : la démocratie et la tragédie, Homère, la littérature : roman et nouvelles, enfin son combat pour l'humanisme. Si, comme le suggère A. Grandazzi, la composition d'un livre est comparable à celle d'un collier, J. de R. en a fourni les perles et lui a travaillé le fil. Épinglons quelques perles : « Devant les textes grecs, j'ai souvent éprouvé cette espèce de saisissement qu'apporte la présence de la beauté. » (p. 44) ; « Comment avait-il fait [Thucydide] pour atteindre ainsi [...] une vérité qui soit encore la nôtre, à tout moment ? » (p. 88) ; « Ils [les Grecs] se passionnaient pour les idées, qu'ils étaient les premiers à découvrir, puisqu'ils sont au début de la réflexion occidentale et [...] les jalons nous sont fournis pour retracer leur cheminement. C'est donc pour moi une tentation excitante de restituer cette histoire qui, en même temps, constitue le point de départ de beaucoup des idées politiques, morales, psychologiques que nous retrouvons dans le monde d'aujourd'hui. » (p. 93-94) ; « Ces héros [de la tragédie grecque] sont pour moi comme une lumière et comme la projection en plus grand d'un univers qui soit plus à la gloire de l'homme que celui qui nous entoure. Le contact avec le tragique me rendrait plutôt optimiste et confiante. » (p. 164) ; « Les héros [d'Homère] sont restés vivants et servent de symbole de toutes les situations humaines. » (p. 170) ; « Homère a le sens de l'humain. » (p. 174 et 181) ; « L'aspiration à l'universel me paraît bien être l'un des traits marquants de l'esprit grec » (p. 182) – « comme l'amour de la vie et le respect des dieux » (p. 201) ; « Je suis beaucoup plus sensible à la richesse – fût-elle perceptible dans l'instant – du temps qui s'additionne. » (p. 217) ; « La communication – le mot et la chose – tend à remplacer la littérature : c'est très vrai et très grave. [...] L'enfant d'aujourd'hui, qui passe de plus en plus de temps devant l'écran, [...] n'acquiert pas du tout le sens de la profondeur et de la beauté, qu'il pourrait acquérir devant un grand texte, une grande œuvre, choisie parmi tant d'autres comme meilleure et capable d'intéresser un large public » (p. 248). Ce livre-entretiens est agréable à lire, il communique l'enthousiasme, la foi et le bonheur que J. de R. a vécus au contact des œuvres de l'Antiquité grecque. Peut-on encore espérer rencontrer des hommes et des femmes partageant pareil idéal de vie, dont l'A. a toujours défendu l'importance pour la formation des jeunes, alors que l'enseignement du grec s'amenuise jusqu'à être supprimé au niveau universitaire dans certaines facultés ? La

lecture de ce livre ne peut susciter la nostalgie, mais plutôt le respect et l'admiration devant la culture et le combat d'une grande dame, qu'on voudrait encore partager.

M. HAVELANGE.

F. CITTI & C. NERI, *Seneca nel Novecento. Sondaggi sulla fortuna di un « classico »* (Ricerca / 97, Lettere classiche), Roma, Carocci, 2001, 15 x 22, 271 p., br. EUR 15.49, ISBN 88-430-1979-1.

L'étoile de Sénèque a pâli à l'époque romantique, qui lui reprochait son style, son rationalisme et sa vie contraire à ses principes, avant de briller de nouveaux feux au XX^e s., qui a beaucoup écrit à son sujet, surtout depuis 1965, dix-neuvième centenaire du suicide exigé par Néron. F. Citti et C. Neri, deux jeunes chercheurs de l'Université de Bologne, ont voulu pratiquer des « coups de sonde » dans la masse des documents existants, à la recherche de quelques motifs de ce regain de popularité. Parmi les multiples facettes de cet écrivain cordouan très complexe et obligé d'avancer masqué à une époque de dictatures, ils en privilégient trois : le moraliste, le dramaturge et le personnage, avec une annexe consacrée à sa présence sur Internet. Ils relèvent dans sa morale une note espagnole, voient en lui le philosophe des époques de crise et le médecin des âmes, dont le style dramatique, avec des maximes et des sentences bien frappées, passe dans les romans actuels et même dans la poésie. Le chapitre sur le dramaturge est spécialement soigné. Il signale les reprises ou adaptations par de grands auteurs : Eliot, O'Neill, Camus, d'Annunzio, Unamuno, M. Yourcenar, H. Claus, Anouilh, A. Arthaud, Pemán... Comme personnage enfin, Sénèque intervient dans des romans historiques ou religieux, dans des drames comiques, dans des romans d'aventures, au cinéma, à la télévision et jusque dans des dictons populaires. Sur Internet, c'est le moraliste qui domine, mais on découvre aussi des biographies, des essais, des exemples d'utilisation didactique et un choix de ses plus fameuses maximes (reprises dans ce livre). Après la bibliographie et un précieux *Index*, l'ouvrage se termine par un texte commun, où les deux auteurs admettent les limites de leur recherche et ramènent à trois les qualités qui ont assuré la pérennité de Sénèque : une certaine forme de rationalisme stoïque, son style sentencieux facilement mémorisable et enfin le succès de son théâtre, repris, adapté, imité. Sa figure tragique et tourmentée continue à susciter de l'intérêt, ce qui atteste à quel point les études classiques gardent leur raison d'être. – B. CLAROT, sj.

Sandra R. JOSHEL, Margaret MALAMUD & Donald T. MCGUIRE, Jr (éd.), *Imperial Projections. Ancient Rome in Modern Popular Culture* (Arethusa Books), Baltimore - London, Johns Hopkins University Press, 2001, 15.5 x 23.5, 299 p., rel., ISBN 0-8018-6742-8.

Quel intérêt peut-il y avoir à étudier les films et autres médias parlant de l'ancien Empire romain ? Un intérêt bien plus grand qu'on pourrait croire à première vue. Ce livre rassemble neuf contributions de professeurs d'Universités anglaise et américaines. Elles se limitent aux médias anglo-américains d'après-guerre. Les titres des essais nous orientent déjà : oppositions, anxiétés et ambiguïtés dans les films à toge ; l'Empire romain dans le cinéma américain d'après 1945 ; Spartacus en économiste domestique ; *Moi, Claude*, cinéma et feuilletons populaires ; *Tiens bon, Cléo* et les comédies satiriques anglaises sur la Rome ancienne ; Brooklyn-sur-Tibre ou la comédie romaine à Broadway et au cinéma ; les romans-feuilletons romains ; sexualités partagées : soldats romains et homosexualité anglaise dans le film *Sébastien* ; vivre à la romaine à Las Vegas : le monde romain dans le *Palais de César*. Dans une introduction substantielle, les trois co-éditeurs fournissent une excellente synthèse des articles, d'où nous extrayons ces notes. Les neuf auteurs analysent la façon dont on a adapté l'héritage romain à différents publics et à différentes périodes, pour accompagner des campagnes ciblées sur la politique ou la sexualité des peuples anglo-saxons.

Dans ce contexte, ils examinent le niveau culturel et politique des deux pays et indiquent comment les deux peuples se définissent face aux Romains. L'intérêt principal réside dans leur façon de reformuler le passé à la lumière du présent et, en particulier, les rapports avec leurs politiques, leurs cultures et leurs sexualités, sans oublier leurs Empires respectifs depuis le colonialisme anglais en Amérique. Souvent, ils contestent des situations politiques et culturelles de notre temps. Bizarrement, la culture populaire ne s'intéresse guère à la période républicaine. L'Empire est fréquemment représenté comme brutal, militariste, hypersexué, dominé par la force et la corruption morale. On lui oppose parfois des « bons » chrétiens, juifs ou esclaves, tous des exploités ou persécutés. En fait, l'Empire romain est prétexte pour s'identifier ou se distancier par rapport à ces représentations. On note qu'aux USA, les mauvais ont souvent un accent anglais, rappelant l'époque du colonialisme. On ne craint pas de manipuler, déformer, ridiculiser, pasticher les personnes et les faits historiques. Vers 2000 toutefois, les Américains en sont venus à se demander parfois s'ils ne ressemblaient pas eux-mêmes aux Romains décadents avec leur richesse, leur pouvoir et leurs vices... Les éditeurs concluent qu'au XXI^e s. l'Empire romain continuera probablement à prospérer dans les médias et à servir les mêmes objectifs. – B. C.

Joëlle GARDES-TAMINE et Marie-Claude HUBERT, *Dictionnaire de critique littéraire*. Deuxième édition revue et augmentée (Cursus, série « Dictionnaires »), Paris, Armand Colin, 2002, 15 x 21, 238 p., br. ISBN 2-200-26319-8.

Destiné aux étudiants, ce dictionnaire, dont voici la deuxième édition revue et augmentée, aborde, en trois cent cinquante-deux rubriques, plus de six cents termes de linguistique, de rhétorique, de critique et d'histoire littéraire. Chaque rubrique est assortie d'exemples et de renvois et complétée de l'une ou l'autre référence bibliographique. Comme l'annonce l'avant-propos, l'ouvrage ne se prononce pas sur la validité des concepts présentés, sauf pour la rubrique « roman des origines », où il est dit que « l'utilisation qu'en fait Marthe Robert en littérature est sujette à caution » (p. 184). Les concepts et la terminologie qui relèvent de la linguistique, de la rhétorique et de la critique sont expliqués avec une très grande clarté, faite de simplicité, de sobriété et de rigueur, et sont, en l'occurrence, des modèles du genre. Ainsi, en un peu moins d'une page, la « mimésis » est judicieusement présentée, sans jargon ni complexité gratuite ; et il suffit d'un peu plus d'une page pour évoquer le « fantastique », le « merveilleux » et l'« étrange », adéquatement associés et distingués ; il ne faut pas lire plus de huit lignes pour savoir exactement l'essentiel de la « catharsis ». Certaines rubriques d'histoire littéraire sont cependant un peu trop scolaires, et trop exclusivement françaises. Ainsi, on se demandera s'il est habile de commencer la rubrique « épopée » en écrivant : « Récit produit par une société de type féodal » (p. 73) et de donner pour premier exemple Homère. Homère « féodal » ? Et un peu plus loin dans cette rubrique d'un peu plus d'une page et demie, on s'étonnera pareillement de voir attribuer un « caractère nationaliste » à l'épopée, juste avant qu'on ne se réfère à l'épopée de Gilgamesh. Gilgamesh « nationaliste » ? Ces anachronismes conceptuels sont-ils pédagogiquement concertés, en fonction de l'*aptum* des étudiants d'aujourd'hui ? N'aurait-on pas dû chercher dans la langue des termes plus appropriés ? N'aurait-on pas dû aussi, dans la rubrique « romantisme », ne pas se contenter de *L'Âme romantique et le Rêve* d'Albert Béguin (1939 !) en guise de bibliographie ? Et à propos d'hagiographie, pourquoi ne citer que la *Séquence de sainte Eulalie*, la *Vie de saint Alexis* et la *Légende dorée* quand il s'agit là d'un des genres les plus largement européens et les plus prolifères ? On se demandera aussi pourquoi il y a une rubrique pour « Bauhaus », pour « happening » et pour « ontologie », quand rien ne vient signaler l'« avant-garde » ou le « lyrisme ». De plus, il faudrait corriger Woodworth en Wordsworth (p. 188) et écrire, à propos du *Lake district*, Nord-ouest de l'Angleterre plutôt qu'Angleterre du Nord. Cela dit, ce dictionnaire, comme outil de cours (il paraît dans la collection *cursus*) sera bien utile. – J.-Cl. POLET.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

S. PRICE & Emily KEARNS (éd.), *The Oxford Dictionary of Classical Myth & Religion*, Oxford, University Press, 2003, 16.5 x 24, XL + 599 p., rel. £ 25, ISBN 0-19-280288-7.

Cette sélection tirée de la troisième édition de *The Oxford Classical Dictionary* offre aux non spécialistes comme aux étudiants un excellent outil de travail pour la culture générale, dans le domaine de la civilisation occidentale classique. Son originalité est de ne pas séparer les mythologies des religions, ni les mythes païens des mythes judéo-chrétiens, ni les univers de croyances des systèmes de pensée, ni les institutions sociales des représentations collectives. D'Abaris à Zoroastre, de l'astrologie à la construction du temps, en passant par l'iconographie et la magie, les articles couvrent l'ensemble des champs de référence avec clarté et compétence. Pour les mythes grecs et romains, c'est la version canonique qui est proposée, sans les variantes, mais les sources antiques utilisées sont mentionnées, de même que, pour certains d'entre eux, leur exploitation dans l'art. Enfin, des renvois croisés permettent de compenser l'inévitable brièveté d'un dictionnaire. – J. BOULOGNE.

S. R. ASIRVATHAM, Corinne Ondine PACHE & J. WATROUS (éd.), *Between Magic and Religion. Interdisciplinary Studies in Ancient Mediterranean Religion and Society*, Oxford, Rowman & Littlefield, 2002, 15 x 23, XXIX + 212 p., br. £ 19.95, ISBN 0-8476-9969-2.

Dix essais sont ici rassemblés, qui explorent les rapports entre les concepts de « religion » et de « magie » dans le monde grec et romain, par le biais d'une approche pluridisciplinaire qui entend dépasser les limites traditionnelles entre les secteurs composant les sciences de l'Antiquité et les divisions chronologiques entre la Grèce des II^e et I^{er} millénaires av. J.-C. La méthode comparative a été mise au centre de l'enquête puisque les données relatives au monde grec y sont mises en perspective par le biais d'une confrontation avec les sources orientales et les contextes contemporains (Grèce et Irlande). L'objectif du volume n'est évidemment pas l'exhaustivité, mais plutôt une série de sondages visant à souligner la fluidité des pratiques religieuses, leur enchevêtrement dans le réel à divers niveaux, à tel point que le concept de « religion » n'est pas attesté dans la langue grecque. Si à Rome, le terme *religio* existe, pour indiquer les pratiques régulières et reconnues, il n'en reste pas moins vrai que la dimension religieuse est également omniprésente. Dans ces conditions, où tracer, et comment, la ligne de démarcation entre « religion » et « magie » ? Telle est la problématique qui se trouve au centre du volume, réellement très stimulant. — Une première section, intitulée *Ancient Religion, Self and Other*, regroupe quatre contributions, la première sur le culte de Bendis à Athènes (C. Ondine Pache), la deuxième sur l'oracle de Claros comme lieu de « syncrétisme » (Z. Várhelyi), la troisième sur l'utilisation de l'eau (du Tibre) au Forum, à l'époque augustéenne (P. J. Jones) et la quatrième sur l'utilisation de modèles religieux romains lors de la conversion des Iroquois par les Jésuites au XVII^e s. (K. Blair-Dixon). On y explore la religion comme *medium* utile à la définition de l'identité des communautés et des individus, par opposition aux « autres » : identité / altérité. La deuxième section contient trois contributions, sous le titre *Man, Hero or God ?* Il y est spécialement question du culte des héros, dans la lignée des travaux de Brelich que les auteurs considèrent, à juste titre, comme un tournant en la matière. On s'efforce aussi de comprendre comment, à l'époque romaine, un culte fut rendu non seulement aux dieux, aux ancêtres, aux fondateurs, mais aussi à des être vivants, les empereurs, divinisés de leur vivant. S. Cole étudie précisément la dynamique de la divinisation dans les *Odes* d'Horace ; S. R. Asirvatham s'intéresse au rapport entre Religion et Politique dans la *Vie*

d'*Alexandre* de Plutarque, un sujet important quand on songe à l'importance d'*Alexandre* dans l'évolution des croyances religieuses en la matière ; E. Bradshaw Aitken focalise son attention sur le culte d'Achille chez Philostrate, en tant que manifestation d'une évolution tardive qui, dans une certaine mesure, prépare la voie au christianisme et à la notion de « canon ». Enfin, dans la troisième section, il est question de *Religious Iconography in Late Antiquity*, avec trois contributions qui explorent la phase de transition entre paganisme et christianisme. M. M. Fulghum s'intéresse aux monnaies (avec les portraits des empereurs ou d'*Alexandre*) utilisées comme amulettes au début de l'époque byzantine, une pratique qui semble se trouver à la charnière entre « religion » et « magie » ; A. Walker étudie les alliances (*marriage rings*) d'époque byzantine, avec leurs images et leurs messages qui puisent souvent, en contexte chrétien, dans le vaste répertoire des traditions classiques, et A. Luyster concentre son attention sur le motif de la « Femme-aux-serpents » présent dans le porche de l'église médiévale de Moissac (XII^e siècle). — On nous annonce sur la IV^e de couverture du volume que *no reader will ever think of magic and religion the same way after reading through the findings presented in this book*. On fera la part de la rhétorique commerciale dans cette affirmation (pourtant signée G. Nagy !), mais il est indubitable que le volume mérite d'être lu, médité et apprécié, car il présente une sorte de kaléidoscope, à la fois divers et cohérent, original et remarquablement agencé, avec une introduction très utile pour apprécier les objectifs, les méthodes et les thématiques majeures. — Corinne BONNET.

Lukian. Die Lügenfreund oder: der Ungläubige. Eingeleitet, übersetzt und mit interpretierenden Essays versehen von M. EBNER, H. GZELLA, H.-G. NESSELRATH, E. RIBBAT (*Scripta Antiquitatis Posterioris ad Ethicam Religionemque pertinentia*, III), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2001, 14 x 21.5, 214 p., rel. DEM 49.90, ISBN 3-534-14949-1.

Ce volume est le troisième de la jeune collection SAPERE, fondée dans le but de rendre accessible à un public cultivé, mais pas forcément spécialiste, des textes philosophiques ou religieux d'époque romaine (I^{er} s. au IV^e s. apr. J.-C.). La collection compte désormais cinq titres (consacrés à des œuvres de Plutarque, Dion Chrysostome, Jamblique et Apulée) et son site internet annonce la parution prochaine de cinq autres titres (cf. www.uni-bayreuth.de/departments/ev_theologie3/SAPERE.htm). Le présent volume porte sur le très spirituel *Philopseudes* de Lucien, qui fustige les histoires fantastiques véhiculées par les croyances populaires, les écoles philosophiques, le charlatanisme, les pratiques magiques, et autres impostures. H.-G. Nesselrath signe la présentation générale de la vie et de l'œuvre de Lucien, M. Ebner l'introduction plus détaillée et remarquablement claire du *Philopseudes* lui-même, alors que M. Ebner et H. Gzella sont conjointement responsables de l'établissement du texte grec, donné sans appareil critique et basé pour l'essentiel sur l'édition de Macleod (Oxford, 1974), ainsi que de la traduction allemande pourvue, dans une section séparée, de cent quatre-vingt-six notes explicatives, parfois très longues, portant pour l'essentiel sur des questions d'interprétation et de transmission textuelle. La partie la plus utile du volume me paraît toutefois être la série de quatre essais interprétatifs qui suivent, et qui offrent une mise en contexte très éclairante de l'œuvre en l'abondant de façon résolument pluridisciplinaire : Lucien et la philosophie antique (Nesselrath), Lucien et la magie (Nesselrath), les histoires de miracles et d'apparitions dans le *Nouveau Testament* (Ebner) et la réception de l'œuvre dans la littérature allemande (Ribbat). Une bibliographie et deux *indices* (dus à S. Benetello) complètent le volume et en font sans conteste un outil de travail très appréciable dont la taille relativement modeste cache un effort de synthèse tout à fait remarquable. — Th. SCHMIDT.

Gunnel EKROTH, *The Sacrificial Rituals of Greek Hero-Cults in the Archaic to the Early Hellenistic Periods* (Kernos, Supplément 12), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2002, 16 x 24, 429 p., br., ISSN 0776-3824.

Le volume de Gunnel Ekroth, consacré aux sacrifices dans le culte héroïque, présente, comme tous les volumes issus de thèses, une solide charpente et une saine articulation qui permet au lecteur de se familiariser progressivement avec les pièces du dossier. C'est un cheminement parfois un peu ascétique, parmi les mots, les textes, les données et les interprétations qui en dérivent, mais c'est un aussi un voyage extrêmement profitable, dont on retire des enseignements durables et argumentés (avec l'aide d'excellents tableaux récapitulatifs). Autant le dire d'emblée : sur un thème très rabattu et pourtant central (le sacrifice est bien, comme l'affirme d'emblée l'A., le *central act in the worship*), balisé par les historiens des religions et les archéologues, avec des méthodes très diverses, le volume de G. Ekroth se signale comme un des apports les plus solides et originaux de ces dernières années. — Le volume s'articule autour de quatre grands chapitres précédés par une très utile introduction où l'A. fait le point sur le *status quaestionis*, la méthode et les sources. Elle explique notamment pourquoi cette étude repose essentiellement sur les sources écrites, prioritairement épigraphiques, tandis qu'elle se réserve de reprendre ailleurs en détail le dossier des sources archéologiques. Après quoi, elle consacre son premier chapitre à la question terminologique, c'est-à-dire à l'examen des termes en rapport avec les rituels héroïques : ἑσχάρα et ἑσχάριον, βόθος, ἐναγίζειν et dérivés (particulièrement liés au culte des héros et des morts). Pour chaque terme ou groupe de termes, elle analyse les occurrences dans les sources épigraphiques d'abord, dans les sources littéraires ensuite. Le deuxième chapitre présente les témoignages relatifs aux sacrifices dans le cadre du culte des héros, entre 700 et 300 av. J.-C., une fois encore selon le double point de vue épigraphique et littéraire. Il est donc question d'holocaustes, de sacrifices sanglants, de θεοξένια, de θυσία accompagné de consommation et enfin de calendriers sacrificiels, avec une comparaison instructive entre quatre calendriers attiques (dont elle propose une édition dans l'appendice aux p. 343-355). Il en ressort clairement que la θυσία avec consommation de la viande est tout à fait bien représentée, ce qui bat en brèche l'idée reçue selon laquelle le culte des héros aurait impliqué essentiellement des holocaustes, des libations ou des offrandes de nourriture. En cela, le culte des héros ne se distingue pas du culte des dieux et ne s'apparente pas particulièrement au culte des morts. Dans le troisième chapitre, elle reprend les quatre principales catégories sacrificielles – holocaustes, sacrifices sanglants, θεοξένια et θυσία avec consommation – dans une perspective plus large, afin de préciser l'usage et le sens de ces pratiques, par comparaison avec les pratiques en usage dans le culte des dieux et dans le culte des morts. L'A. montre bien que les explications univoques ne résistent pas à l'analyse et qu'il est bon d'abandonner les antiques dichotomies héritées du positivisme. Du reste, la catégorie même des « héros », comme elle le souligne au terme de son parcours, n'est nullement uniforme et homogène. Enfin, le quatrième chapitre, intitulé *The ritual pattern*, s'efforce de tirer au clair la dynamique rituelle qui est en acte dans le culte des héros, en affrontant notamment la question de la distinction entre culte olympien et chthonien, entre dieux immortels et héros mortels, des oppositions qu'il est temps de revoir et de nuancer. Il en ressort des enseignements essentiels pour la compréhension de la catégorie héroïque, de sa genèse et de sa place au sein de la religion grecque, notamment en rapport avec le culte des morts. Ainsi, l'A. montre bien que l'application de l'étiquette de « chthonien » aux rituels liés aux héros n'apporte rien et embrouille plutôt les pistes. Elle indique aussi comment la distinction, empruntée à l'ethnologie, entre les rituels de *low intensity* et de *high intensity* peut être davantage profitable, parce que liée à la fonction même du rituel, et non aux destinataires. Le volume se termine par une volumineuse bibliographie et d'excellents *indices*. — Il est impossible de rendre compte ici de l'extrême richesse du matériel traité et des interprétations proposées. L'approche aux

documents est solide et nuancée, les conclusions neuves et vraiment importantes pour la compréhension du fonctionnement de la religion grecque. – Corinne BONNET.

J. D. MIKALSON, *Herodotus and Religion in the Persian Wars*, Chapel Hill - London, The University of North Carolina Press, 2003, 16 x 24.5, XIV + 269 p., rel. £ 33.50, ISBN 0-8078-2798-3.

The author strikes a slightly apologetic note (p. 8) about religion as a subject for the Historian. This is surely unnecessary. The importance of religion in history needs no demonstration and as the author himself points out his chosen period offers an abundance of material for such a study. For me the most impressive aspect was the treatment of the Greek religion. I agree with the author that the human sacrifice of Themistocles (p. 74) is historical. Sometimes the gods, in exceptional circumstances, required an exceptional sacrifice of men. On the other hand I would not follow Mikalson, however, when he accepts the evidence of Plut., *Them.*, 31 (p. 103). In my recent book on Themistocles (Lampeter, 2003) I have, as many before me, argued that we have fiction here. On the other hand Mikalson's attempt (p. 144ff) to clear Apollo of the charge of Medism is thought provoking. Turning to the Persians I sometimes found the author's touch less sure. I do not know if this is because he simply wished to give what he believes to be the Herodotean view or for some other reason. But at any rate there are a few difficulties. The Zeus of Hdt., 1.131 is surely Ahura Mazda immanent in the element not, as Mikalson, p. 202, n. 39, styles it 'the vault of the sky'. In the case of Artabanus (p. 41) he failed to note that if you put on another's clothes you become that person. Mikalson, p. 208, n. 126, knows about Cyrus and Gyndes river but fails to recognise its significance (p. 45-47) in explaining Xerxes' behaviour at the Hellespont. Nor do I accept that when Cyrus put Croesus on the pyre he was behaving like a Greek (p. 159-160). The abundant Persian and Zoroastrian material in Herodotus' account (for which see my *Athenaeum* article 1996) has been ignored here as it was even more recently by S. West (*CQ* 2003) who denies the incident's historicity on the basis of a misunderstanding of Zoroastrian attitude to fire. — Such then are some of the reactions provoked by this book, a book which is learned and informative. It is also characterised throughout by good sense, a circumstance due, I suspect in no small measure to the author's rejection (p. 197, n. 2) of the Liar School of Herodotus. – A. KEAVENEY.

C. LÉVY, B. BESNIER & A. GIGANDET (éd.), *Ars et Ratio. Sciences, art et métiers dans la philosophie hellénistique et romaine*. Actes du Colloque international organisé à Créteil, Fontenay et Paris du 16 au 18 octobre 1997 (*Latomus*, 273), Bruxelles, Latomus, 2003, 16 x 24, 274 p., br. EUR 40, ISBN 2-87031-214-8.

Ce volume de la *Collection Latomus* réunit vingt communications sur la pensée philosophique, grecque et romaine, de la compétence technique, telle qu'elle se manifeste à travers les métiers et les arts. Après une rapide introduction sur la notion de τέχνη chez Platon et Aristote, les co-éditeurs regroupent les études sous quatre rubriques : fondements théoriques de la τέχνη (W. Görler, « L'art et la technique exigent-ils un savoir certain ? Réflexions sur un argument antisceptique », p. 23-32 ; R. Bett, « L'utilité des τέχναι », p. 33-48 ; E. Gavaille, « *Ars* et τέχνη : étude sémantique comparée », p. 49-60) ; τέχναι particulières de la divination romaine (J. Kany-Turpin, « La divination augurale romaine, une science des signes ? », p. 61-74), de l'économique stoïcienne (C. Natali, « L'οικονομικός nella tradizione stoica », p. 75-88), de la physiognomonie (E. Villari, « La physiognomonie comme τέχνη », p. 89-101) et de la rhétorique (T. Dorandi, « La représentation de la rhétorique comme art dans la philosophie hellénistique et romaine », p. 101-112 ; M.-P. Noël, « La Συναγωγή τεχνῶν d'Aristote et la polémique sur les débuts de la rhétorique chez

Cicéron », p. 113-125 ; L. Pernot, « L'art du sophiste à l'époque romaine : entre savoir et pouvoir », p. 126-142) ; relation des *artes* avec le contexte intellectuel et politique d'une époque (J.-M. André, « La réflexion sur la technique à l'époque néronienne », p. 143-156 ; F.-R. Chaumartin, « Les sciences de la nature dans la pensée de Sénèque et son rapport avec le stoïcisme », p. 157-165 ; M. Ducos, « Les juristes romains et l'œuvre d'art », p. 166-175 ; J. Fabre-Serris, « Les réflexions ovidiennes sur le débat *ars / natura* : un antécédent augustéen au recours à l'*ars* dans la *Domus Aurea* », p. 176-183 ; A. Rouveret, « Parrhasios ou le peintre assassin », p. 184-193 ; G. Sauron, « Esthétique et pouvoir : l'architecture et l'ornement à Rome à la fin de la République et au début du Principat », p. 194-206) ; et enfin la τέχνη comme paradigme (P.-M. Morel, « Technique et nécessité. Le modèle de l'adaptation, de Démocrite à Vitruve », p. 207-220 ; A. Gigandet, « Les Épicuriens et le problème du paradigme artificialiste » p. 221-230 ; B. Bakhouché, « Cercle et sphère dans les textes latins d'astronomie », p. 231-242 ; J. Delattre-Biencourt et D. Delattre, « La théorie de la musique et de l'astronomie d'après Théon de Smyrne », p. 243-258 ; B. Pérez, « L'analogie technique dans la critériologie de Sextus Empiricus », p. 259-273). – J. BOULOGNE.

S. C. MIMOUNI & S. J. VOICU (éd.), *La tradition grecque de la Dormition et de l'Assomption de Marie*. Textes introduits, traduits et annotés par S. C. M. et S. J. V. (Sagesses chrétiennes), Paris, Les Éditions du Cerf, 2003, 12.5 x 19.5, 244 p., br. EUR.28, ISBN 2-204-06978-7.

Dans le *Nouveau Testament*, on ne parle plus de Marie après la Pentecôte. Ce silence dura jusqu'au développement du culte marial à partir de 350 et surtout après le concile d'Éphèse en 431, qui proclama Marie « mère de Dieu ». De nombreux textes parurent alors pour parler de la fin de sa vie et surtout de ses derniers moments. De tels textes se retrouvent dans toutes les langues des pays chrétiens d'alors. Ce volume s'intéresse aux seuls textes grecs les plus anciens, qui servirent probablement de base à tous les autres en dehors des Évangiles apocryphes. On s'intéressait principalement à ce qui était advenu à son âme et à son corps. Faute de textes critiques, inexistantes, les éditeurs se sont contentés ici de traduire ces textes avec des introductions et des notes historiques, sans discuter leur théologie. (1) *Le texte du pseudo-Jean l'Évangéliste* paraît le plus ancien et pourrait se situer autour de 500. D'origine palestinienne, il raconte l'arrivée des douze apôtres autour de Marie et ne parle que de la « dormition » de celle-ci, sans allusion à sa résurrection ou à son Assomption. (2) *Le Transitus grec « R »* est un texte peu connu quoique attribué lui aussi à saint Jean. Représenté par un seul ms du XI^e s., il doit dater du VI^e s. et provenir de Constantinople. Il affirme la Dormition de Marie et, trois jours plus tard, l'Assomption de son corps pour le réunir à son âme dans le paradis. (3) *Le discours de Jean de Thessalonique sur la Dormition de Marie*, très populaire, fut souvent recopié et... interpolé. Datant des environs de 600, il affirme la Dormition et l'Assomption aussitôt après la mort de Marie. Ce texte s'est manifestement inspiré des premiers récits apocryphes. (4) *Épitomé du discours de Jean de Thessalonique* : utilisé dans la liturgie de la fête de l'Assomption, il réduit de trois quarts l'homélie précédente dans sa forme primitive, non interpolée. D'origine byzantine, il parle de la résurrection de Marie avant sa montée au ciel et date peut-être de 800. (5) *Homélie sur l'Assomption, attribuée à Théoteknos de Livias*, évêque de Livias, près de Jéricho. On n'en possède qu'un ms provenant du couvent de sainte Catherine du Sinaï. Basé sur les apocryphes, il affirme qu'après sa mort, Marie fut élevée au ciel, corps et âme, en raison de sa maternité virginale. Il date des environs de 600. Son texte lacunaire peut être complété par une traduction arabe ancienne. De nombreux index facilitent la consultation de ce volume qui comble une attente de tous les mariologues. – B. CLAROT, sj.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

J. B. HOFMANN & A. SZANTYR, *Stilistica latina* a cura di A. TRAINA, Trad. di C. NERI, Agg. di R. ONIGA. Revisione e indici di B. PIERI (Testi manuali per l'insegnamento universitario del latino, 75), Bologna, Pàtron Editore, 2002, 15 X 21, XIV + 515 p., br. EUR 46, ISBN 88-555-2679-0.

Sono in tanti quelli che potranno accogliere con grande interesse la pubblicazione di questa traduzione del trattato ormai classico sulla stilistica latina il quale è stato emanato nella sua versione definitiva in tedesco nel 1972. L'opera di Hofmann e dello Szantyr è stata acclamata come classica fin dalla sua apparizione ed il passar degli anni non ha ridotto la sua utilità per gli studiosi di latino. Di conseguenza, la produzione di una traduzione italiana rivolta ad un pubblico che non conosce il tedesco o lo legge a stento dovrebbe allargare in modo considerevole la ricezione di questo strumento di base e dare una spinta ulteriore allo sviluppo degli studi stilistici del latino. — Benchè le metodologie impiegate oggi nella stilistica sono molto cambiate, il trattato di H. e dello S. ritiene la sua validità. Il testo è estremamente ricco di dettagli d'interesse filologico grazie all'uso abbondante di citazioni e la sua struttura è ben organizzata e chiara. In altre parole, il trattato costituisce un manuale eccezionale sia come opera di riferimento sia come libro d'introduzione per gli studenti della materia più avanzati. Certamente questo libro meritava una traduzione tanto tempo fa e ci si congratula che il Prof. Traina abbia fatto la sua scelta in modo lungimirante. — Però non è oro tutto ciò che luccica. Ci sono diverse ragioni per essere insoddisfatto con l'edizione attuale. Per primo, il prezzo è troppo alto. Un libro di tale genere non si vendeva per più di Lire 50.000 uno o due anni prima della sua comparizione sul mercato. Un'altro problema è costituito dalla bibliografia la quale non sembra molto adatta nella sua forma attuale. A 150 pagine, la bibliografia costituisce un terzo del libro come tradotto e ciò nonostante dimostra mancanze serie e anche molte citazioni superflue. Superfluo è dedicar quasi una pagina intera della bibliografia (p. 395-396) alle citazioni dei diversi volumi del commentario sull'opera di Livio eseguito da W. Weissenborn e da H. J. Müller. D'altro canto, mancanza assai grave è l'omissione di alcun riferimento al libro di M. von Albrecht (*Meister römischer Prosa*, Heidelberg 1971) sulla stilistica latina secondo l'uso concreto di vari autori. Anziché passare più tempo qui su un soggetto così spinoso, il recensore vorrebbe suggerire che nel futuro si pensi di produrre tali liste su un CD. Si può fare un paragone utile con la riedizione recente del libro *Emperors and Lawyers* di Tony Honoré (Oxford, 1994). Un terzo problema di base che si dovrebbe menzionare al minimo è la natura claudicante della presentazione, secondo la quale si deve consultare due discussioni per sapere quello che hanno detto H. e S. e quello che dicono gli studiosi di oggi. Forse si doveva fare una revisione integrale del testo. — Qualche parola dovrebbe essere detta *in extremis* a proposito di un esempio in dettaglio affinché i lettori possano capire sia le forze sia le debolezze della traduzione offertaci. Interessato a Cesare, il recensore si è posto il problema di quanto potrebbe apprendere da questo libro sullo stile di un autore in particolare. Non è facile fare una tale indagine, benchè la materia ci sia. Senza l'aiuto di un indice di citazioni, il quale si trova nel terzo volume dell'edizione tedesca (1979), il lettore deve consultare questo libro sezione dopo sezione. Tale consultazione svela una situazione sconcertante: i rimandi bibliografici non sono stati aggiornati in modo adeguato e gli elementi più significativi (p. es. M. RAMBAUD, « Essai sur le style du *Bellum civile* », *L'information littéraire* 14 [1962], p. 60-69 e 108-113; E. FRAENKEL, « Eine Form römischer Kriegsbulletins », *Eranos* 54 [1956], 189-194 [= *Kleine Beiträge*, 2.69-73]; N. HORSFALL, « Stylistic Observations on Two Neglected Subliterary Prose Texts », *BICS* Suppl. 51 [1988], p. 53-56) non si trovano né citati né elencati. Così i lettori che pensano di trovare uno strumento per accedere alle discussioni più attuali e utili saranno delusi. — R. WESTALL.

G. ADAMO & Valeria DELLA VALLE (éd.), *Innovazione lessicale e terminologie specialistiche* (Lessico Intellettuale Europeo, XCII), Firenze, Leo S. Olschki, 2003, 17 x 24, XII + 258 p., br. EUR 26, ISBN 88-222-5200-4.

Ce volume réunit les contributions présentées au Congrès international *Innovazione lessicale e terminologie specialistiche nella società del plurilinguismo* (Rome, Accademia nazionale dei Lincei, 27-28 juin 2002), organisé par l'*Istituto per il lessico intellettuale europeo e storia delle idee*, l'Association italienne pour la terminologie et l'Union latine, sous le patronage de l'Accademia nazionale dei Lincei. Il s'agit d'une réflexion sur la portée de l'innovation lexicale et terminologique dans les grandes langues de culture dans le cadre du processus de la globalisation. L'objectif est de relancer les initiatives de coordination et de raccord entre les multiples réalités dans les études lexicographiques et linguistiques avec une attention particulière pour les secteurs de la terminologie scientifique. Quatre contributions portent sur l'italien moderne : F. Sabatini - G. T. Scarascia Mugnozza, « Innovazioni lessicali nell'italiano d'oggi. Riflessioni tra le "Raccomandazioni di Mannheim-Firenze" (2001) e il convegno su "Lingua italiana e scienze" (2003) » ; L. Serianni, « Il lessico scientifico nei dizionari italiani dell'uso » ; R. Gualdo, « Sincronia e diacronia nella terminologia tecnico-scientifica : il caso della legislazione sull'ambiente » ; G. Adamo - V. Della Valle, « L'Osservatorio neologico della lingua italiana : linee di tendenza nell'innovazione lessicale dell'italiano contemporaneo ». Deux études envisagent la néologie en français : B. Quemada, « À propos de l'aménagement de la néologie et de la terminologie françaises » ; J.-F. Sablayrolles, « La néologie en français contemporain ». Un autre travail s'intéresse à la terminologie de la psychanalyse dans les langues romanes en général : W. Pöckl, « La circolazione della terminologia della psicanalisi nelle lingue romanze ». Trois études intéresseront les traducteurs : M. A. Vega Cernuda, « Traduzione e terminologia : qualcosa che non va » ; J. García Palacios, « Entre innovación léxica y diccionario de especialidad : el papel del traductor ». Deux contributions font le point sur les instruments informatiques destinés à la gestion des données terminologiques : F. Bertaccini, « Il programma Sslmit-trad : la gestione e lo scambio di dati terminologici per traduttori e interpreti » ; D. Pulitano, « Strumenti informatici per la gestione dei dati terminologici ». Deux travaux, enfin, envisagent la théorie de la terminologie : C. R. Pucci, « La normativa terminologica : valenza teorica ed efficacia pragmatica » et M. Teresa Cabré, « Teorías de la terminología : de la prescripción a la descripción ». Index des noms de savants modernes.

B. R.

Aristophanes Acharnians. Edited with Introduction and Commentary by S. D. OLSON, Oxford, Clarendon Press, 2002, 14.5 x 22.5, XCIX + 379 p., rel. £ 65, ISBN 0-19-814195-5.

Représentés aux Lénéennes de 425 à Athènes, les *Acharniens* – la troisième comédie d'Aristophane et la première en date qui nous soit parvenue – sont un plaidoyer en faveur de la paix à un moment où la guerre semble devoir s'éterniser. C'est l'histoire d'un brave paysan ami de la paix, Dicéopolis, qui conclut une paix séparée avec les ennemis. D'abord en butte avec les rudes et belliqueux Acharniens du Parnès, il parvient à les persuader. Une fois la paix retrouvée, Dicéopolis vit dans une abondance et une félicité qui contrastent avec les misères des Athéniens. Bien qu'elle soit une des pièces les plus brillantes d'Aristophane, cette comédie n'avait pas fait l'objet d'une édition commentée approfondie depuis celle de J. Van Leeuwen (1901). Dédiée à Kenneth Dover, le plus grand spécialiste d'Aristophane de sa génération, cette édition commentée présente un texte et un appareil critique fondé sur un nouvel examen des papyrus et des manuscrits – dont certains n'avaient jamais été étudiés de façon systématique. Cette nouvelle étude a conduit à l'établissement d'un nouveau *stemma*. L'introduction contient sept parties : le poète lui-même, le cadre historique et

l'argument politique de la pièce, l'arrière-plan mythologique et littéraire, division des rôles, costumes et accessoires, mise en scène, l'utilisation des dialectes, l'histoire du texte. Le commentaire est attentif, comme il se doit, aux éléments littéraires, historiques et philologiques, mais il accorde aussi une attention particulière à la mise en scène et aux détails de la vie quotidienne. Index des mots grecs. Index général.

B. R.

Euripides. Helen, Phoenician Women, Orestes. Edited and Translated by D. KOVACS (Loeb Classical Library, 11), Cambridge (Mass.) - London (England), Harvard University Press, 2002, 11.5 x 17, XVIII + 605 p., rel. £ 14.50, ISBN 0-674-99600-3.

Ce volume est le cinquième et l'avant-dernier tome d'une série publiée par D. Kovacs qui propose une nouvelle édition de l'œuvre d'Euripide. Ses principes éditoriaux ont été exposés dans l'introduction du premier volume de cette série ; par ailleurs, D. Kovacs justifie les leçons et les traductions adoptées pour ces pièces dans un ouvrage intitulé *Euripidea Tertia*. Comme dans les précédents volumes, l'A. tient compte, pour l'établissement du texte, de tous les travaux récents et notamment des études de J. Diggle et de Ch. Willink. Certains passages sont donc supprimés, lorsqu'ils paraissent mal insérés dans une logique interne ou lorsque leur authenticité est rendue douteuse par des difficultés syntaxiques (cf. *Hélène* : 20-21 ; 481-482 ; les vers 1650-1655 sont déplacés après 1646 ; les *Phéniciennes* : 549-567 et 1335-1337 ; *Oreste* : 564-571 et 704-705 ; les vers 585-587 sont déplacés avant 600). D'autres corrections ponctuelles sont apportées (*Hélène* : 80, 186, 365, 448, 510, 653, 785, 886, 915, 1254 ; *Phéniciennes* : 673 ; *Oreste* : 560, 1513). Ces interventions semblent parfois fondées sur des raisons quelque peu subjectives. Le livre comporte aussi quelques notes apportant surtout des précisions d'ordre mythologique. De plus, pour chacune des pièces, après une rapide analyse du drame, une introduction succincte indique de manière très synthétique les orientations de la recherche actuelle et ses centres d'intérêt : ésotérisme mystérique, par exemple, dans *Hélène*, approfondissement des questions épistémologiques dans les *Phéniciennes*. À propos d'*Oreste*, D. Kovacs souligne surtout les difficultés d'interprétation que suscite la mise en scène originale de personnages aux motivations assez insaisissables. Dans chaque bibliographie sommaire, D. Kovacs a rigoureusement sélectionné les principaux titres de la critique contemporaine. - J. ASSAEL.

Euripides. Bacchae, Iphigenia at Aulis, Rhesus. Edited and translated by D. KOVACS (Loeb Classical Library, 495), Cambridge (Mass.) - London (England), Harvard University Press, 2002, 11.5 x 17, VII + 455 p., rel. £ 14.50, ISBN 0-674-99601-1.

Ce volume présente évidemment les mêmes caractéristiques générales que le tome précédent dont le compte rendu figure *supra*. Il s'agit du dernier ouvrage composant la série des œuvres d'Euripide éditées par D. Kovacs. Le texte des trois pièces regroupées dans ce livre est souvent problématique. À propos des *Bacchantes*, D. Kovacs signale plusieurs lacunes pour lesquelles il restitue une version à valeur « illustrative » (aux vers 247, 1036, 1244 et 1371). Par ailleurs, il attribue les vers 200 à Cadmos et non pas à Tirésias et il effectue quelques corrections (705, 1002, 1071, 1244). Dans *Iphigénie à Aulis*, il définit de multiples passages comme l'œuvre d'un « Réviseur » (cf. 1-48, 106-162, 335-441, 454-459, 465-466, 469-537, 590-630, 919-943, 955-969, 975-1007, 1017-1021, 1148-1184, 1241-1252, 1407-1430, 1449-1452, 1475-1509) ; il complète aussi deux passages lacunaires, selon lui (630 et 1179) ; il supprime les vers 640-641, 721-726, 1115-1119, 1124-1128, 1369-1370 et il corrige 1301, 1516 et 1531. La quantité des interventions est moindre dans le *Rhésos* où il corrige les vers 452, 636 et 911 et ajoute un vers après 467. À propos de

l'établissement de textes si controversés et de la question de l'attribution du *Rhésos* à Euripide ou à un auteur du IV^e s. (point de vue soutenu par D. Kovacs), quelques références bibliographiques importantes manquent, cette fois, en dehors de la critique anglo-saxonne : l'ouvrage de A. TUILIER, *Recherches critiques sur la tradition du texte d'Euripide*, Paris, Klincksieck, 1968, et l'édition d'*Iphigénie à Aulis* due à F. JOUAN, Paris, C. U. F., 1983, mériteraient en effet d'être mentionnés, même dans ces brèves introductions de la collection Loeb, pour confirmer tout au moins l'exhaustivité de l'étude scientifique. D'autant que les mêmes thèmes se retrouvent, par ailleurs, dans l'analyse littéraire de F. Jouan et de D. Kovacs, à propos de la signification prêtée à *Iphigénie à Aulis*. Selon eux, cette pièce révèle la faveur témoignée par Euripide à une politique panhellénique. Au sujet des *Bacchantes*, D. Kovacs dessine les grandes lignes d'une interprétation plus développée. Il montre avec raison que l'inspiration de cette pièce ne doit pas surprendre un lecteur ou un spectateur qui a déjà discerné la profondeur de la réflexion théologique manifestée par le poète à travers *Médée*, *Hippolyte* ou *Héraclès* (cf. p. 7). Selon lui, Penthée est l'incarnation d'un pur rationalisme qui ne s'oppose pas seulement à l'introduction d'un nouveau culte, mais à toute forme de religion. Cependant, d'après D. Kovacs, la volte-face de ce personnage, perceptible au vers 810, révèle, en fait, une attitude plus complexe et une fascination inavouée pour les secrets et les mystères du divin. – J. ASSAEL.

Sharon L. JAMES, *Learned Girls and Male Persuasion. Gender and Reading in Roman Love Elegy* (The Joan Palevsky Imprint in Classical Literature), Berkeley - Los Angeles - London, University of California Press, 2003, 16 x 23.5, XV + 350 p., rel. US \$ 55, ISBN 0-520-23381-6.

Clairement inscrite dans la mouvance féministe, cette étude se propose de jeter « un regard de femme » (*reading as a woman*, p. 8) sur l'élégie latine, et d'en retrouver ainsi *half the fun, and half the point* qui nous échappaient jusqu'ici (p. 7). Elle se divise en trois parties, intitulées respectivement *Concepts, structures, and characters*, *The material girls and the arguments of elegy*, *Problems of gender and genre, text and audience*. Outre une bibliographie (anglophone à 90%), un *General Index* et un *Index locorum*, l'ouvrage comporte, à l'usage des non-spécialistes, un glossaire relatif à l'élégie romaine. Inverser la focalisation habituelle de l'élégie en adoptant le point de vue de la *docta puella*, l'idée pouvait paraître amusante, à ceci près que, de l'aveu même de l'A. (cf. p. ex. p. 33, 40 et surtout 212), cette *docta puella* est une construction artificielle et livresque de nos élégiaques (*her literary grandmother, the comic courtesan*, p. 99), une pure chimère. La réponse à cette objection consiste à se situer au plan générique, en considérant que la *docta puella* serait l'une quelconque des courtisanes de haut vol qui prospéraient à Rome au temps de nos élégiaques. Oiseaux rares que ces *meretrices*, véritables « *oxymores* », selon l'A., dans la mesure où elles réunissaient la beauté du corps et la dureté du cœur, monstres improbables, dirions-nous plutôt, où cohabiteraient une âpreté au gain digne de la *lena* qu'elles portent en elles (cf. tableau p. 66) et un amour sincère et averti pour la poésie. Que l'érudition, ou « doctitude » (le mot, joli, vient de T. Habinek) puisse s'accorder avec l'exercice du plus vieux métier du monde, pourquoi pas ? mais la poésie vue par les Augustéens est une chose sacrée qui implique une esthétique, une spiritualité, une morale situées aux antipodes des principes répugnants de la *lena*. Même s'il faut bien vivre. Force est de reconnaître que l'A. réussit à merveille à se mettre à la place de celle qu'elle estime être la *primary auditor* de l'élégie (p. 222). Or, à travers ces yeux-là, qu'est-ce donc que l'élégie romaine ? Une poésie motivée par le désir sexuel déguisé en amour (*poetry motivated by sexual desire, disguised as love*, p. 72), l'obsession du *lover-poet* (et non l'inverse) étant (leitmotiv du livre) d'obtenir les faveurs de la *meretrix* sans bourse délier : *lovers-voleurs*, en somme. Entreprise évidemment vouée à l'échec, et qui fait bien rire ces dames (autre leitmotiv), car, bien entendu, elles prennent tout cela à la lettre. N'allons pas leur demander d'entendre le second degré, l'humour, l'allégorie politique (évoquée fugacement p. 214-215 ; 321,

n. 27 ; mais niée p. 34), l'alternance des locuteurs (l'énonciateur est toujours conçu comme « l'alter ego » de l'auteur), les masques : quelle ironie, tout de même, pour la lecture « féminine » qu'on nous soumet ici, s'il se trouvait que la *puella*, parfois femme, parfois entité (cf. p. ex. p. 23 et 36), parfois objet, cache en mainte occasion... un homme. Rétablir p. 67 : Dipsas ; 115 : *mortuus* ; 116 : *patescit / ianua* ; 125 : *duxerit* ; 243, n. 19 : Tib. 2. 4. 19 ; 279, n. 12 : *coniunx*. – J.-Y. MALEUVRE.

G. STROPPINI, *L'amour dans les livres I-IV de l'Énéide de Virgile ou Didon et la mauvaise composante de l'âme*. Préface de P. HENZÉ. (Ouverture philosophique), Paris, L'Harmattan, 2003, 13.5 x 21.5, 151 p., br. EUR 13, ISBN 2-7475-4724-8.

La tragédie de l'amour-passion où Didon trouve la mort, écrit G. Stroppini, représente la première étape d'un chemin initiatique imposé à Énée pour l'élever à la dignité de héros fondateur. Dans cette œuvre, Virgile doit beaucoup à Apollonius de Rhodes († -295), à Catulle († -54) et au poète nationaliste Naevius († -201) qui, dans son *Bellum Punicum* parlait déjà d'Énée et de Didon, ainsi que des origines de Carthage. Par cet épisode tragique, Virgile voulait-il seulement enrichir son épopée, ou y glisse-t-il un sens philosophique et ésotérique ? Quelle est la portée allégorique du récit ? Dans sa réponse, G. S. commence par une étude analytique du texte et des préparatifs du drame (contexte, destin, dieux, nature), puis place Énée face au Destin (devoir et sentiments, l'éternel retour et la liberté). Une courte synthèse clôt son ouvrage. Sa conclusion montre que le Destin préside au déroulement de l'histoire, qui doit aboutir à la fondation de Rome et d'un Empire pour établir l'âge d'or sur la terre. Les divinités elles-mêmes ne sont que des exécutants du Destin, tout comme la nature féminine, trop liée au sentiment, est incompatible avec le pouvoir. La liberté humaine apparaît très réduite et amenée à toujours céder au Destin. Énée est finalement un héros souffrant qui doit faire taire sa sensibilité pour correspondre à sa destinée de héros fatal. Pourquoi ce passage d'Énée par Carthage ? Parce que Rome et Carthage ont connu à peu près la même histoire mais pas le même succès. La passion de Didon est voulue par son désir de maternité et par le Destin, alors qu'Énée ne veut, lui, que la fondation de Rome, quoi qu'il lui en coûte. Virgile, écrit l'A., se montre supérieur à ses modèles dans la description de la passion amoureuse chez deux veufs. Sa peinture se réfère surtout à la tragédie grecque et à la toute-puissance du Destin qui suscite une terreur sacrée. Outre l'influence manifeste de l'épicurisme et du stoïcisme, l'orphisme et le platonisme ont aussi leur mot à dire dans ce récit, car Énée doit maîtriser la mauvaise composante de son âme (la sensibilité), pour atteindre la gloire de fonder Rome. Cette première épreuve sera suivie par celle de la descente aux Enfers. *L'Énéide* propose finalement à Auguste un idéal à réaliser pour devenir un héros apportant la paix et le bonheur à l'Empire. Dans cet ouvrage court et clair, G. S., agrégé de Lettres Classiques, condense une profonde connaissance de l'amour chez Virgile, amour dont il a fait le thème favori de ses recherches depuis 1990. – B. CLAROT, sj.

Tite-Live. Histoire romaine. Tome XXII, Livre XXXII. Texte établi et traduit par B. MINEO (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2003, 12.5 x 19, LVIII + 111 p. + cartes, br. EUR 34, ISBN 2-251-01431-4.

Avec ce volume, il ne manque plus que le livre 34 pour compléter la quatrième décennie de Tite-Live dans la Collection des Universités de France. Le livre 32 que voici couvre les événements allant de l'entrée en charge des consuls de 199 au ralliement à Rome de Nabis, au printemps 197. C'est le récit de la poursuite de la deuxième guerre de Macédoine qui occupe la plus grande part du livre, même si une place est faite à la répression d'un début de révolte servile en 198 et à la campagne militaire en Gaule Cisalpine de 197. L'introduction contient trois parties : (I) étude de la situation

et du contenu du livre 32 (cadre chronologique des événements du livre 32 et résumé des problèmes d'interprétation posés par les événements militaires, politiques et diplomatiques qui y sont narrés), (II) aperçu des autres sources littéraires dont on dispose pour les années 199-197 (Ennius, Polybe, Valérius Antias, Diodore, Plutarque, Appien, Pausanias, Dion Cassius, Justin, *Auctor de Viris Illustribus*) et les choix idéologiques et littéraires de l'auteur, qui s'emploie à montrer la politique étrangère de Rome sous le meilleur éclairage possible, (III) tradition manuscrite et histoire des éditions de la IV^e décade. L'introduction se termine par la *ratio codicum*, le *conspectus siglorum* et des remarques sur le commentaire, l'établissement du texte et la traduction. Les notes à la traduction, qui s'appuient pour une large part sur le commentaire de J. Briscoe, sont placées après le texte et la traduction. Une attention particulière est accordée aux sources. Une comparaison avec le livre XVIII de Polybe permet de dégager les choix idéologiques et littéraires de Tite-Live. *Index nominum*. Quatre cartes. - B. R.

M. RAFFA, *La Scienza Armonica di Claudio Tolomeo*. Saggio critico, traduzione e commento (Lessico e Cultura, 5), Messina, Edizioni Dr. Antonino Sfameni, 2002, 17 x 24, 515 p., br. EUR 34, ISBN 88-7820-177-4 .

Depuis quinze ans, on assiste à un accroissement sensible du nombre de traductions annotées de l'*Harmonique* de Ptolémée : longtemps après la traduction pionnière de Düring (1934), sont arrivées les traductions anglaise de Barker (1989), espagnole de Santos Santos (1999, que je n'ai pas consultée et qui n'est pas répertoriée dans l'ouvrage recensé ici), anglaise de Solomon (2000), et enfin italienne de M. Raffa. On ne se plaindra pas de cette abondance récente, qui témoigne de l'intérêt croissant porté à l'*Harmonique* de Ptolémée en général et à la musique ancienne en particulier. L'importance et la difficulté du traité justifient amplement les travaux qui s'y rapportent. Dans le cas particulier de l'ouvrage ici recensé, certaines parties de l'introduction, ainsi que la traduction et le commentaire, rendent indispensable le livre de M. Raffa aux spécialistes de la musique théorique ancienne. — L'ouvrage comporte une introduction (« essai critique »), la traduction, un abondant commentaire, lui-même pourvu de notes, un index des auteurs anciens et un index des auteurs modernes, ainsi qu'une riche bibliographie. Il me semble que même si la table des matières très détaillée du commentaire le rend moins nécessaire, un *index rerum* n'aurait pas été inutile, en tout cas pour ceux qui ne connaissent pas l'ouvrage de Ptolémée par cœur. L'introduction comporte six parties, dont la longueur croît avec le rang : (a) quelques lignes d'abord, à valeur programmatique, sur l'*Harmonie* comme « construction d'un monde » ; (b) quelques considérations sur l'*Harmonie* dans son époque ; (c) le résumé de chaque chapitre du traité ; (d) la section suivante est surtout consacré à l'attitude de Ptolémée envers le pythagorisme et l'aristoxénisme ; (e) une analyse personnelle et intéressante de la structure générale du traité, mais languette vers la fin, où l'on voit bien que l'ouvrage est la reprise d'une thèse, suivie de l'étude des « microstructures » et d'un passage obligé sur les destinataires ; (f) la réception de l'œuvre, qui comprend aussi les éditions, traductions et études ; cette revue, très utile par les appréciations que porte l'auteur sur ses devanciers, complète pour l'époque récente le chapitre correspondant de Düring (1930). — La première traduction complète de l'ouvrage en langue moderne est celle de Düring (1934). Il n'est pas étonnant qu'elle ait rencontré l'ingratitude des historiens et des philologues. Il semble que les trois autres traductions que je connais s'écartent de plus en plus des choix de Düring, en suivant une loi de la traduction vérifiée parfois ailleurs. Celle de l'A. bénéficie évidemment des recherches de ses prédécesseurs ; elle est éclairée par un commentaire étendu, qui n'esquive aucune des difficultés reconnues et où l'A. prend parti sur des questions déjà longuement débattues. Mais le texte de Ptolémée est d'une difficulté redoutable, peut-être surtout dans les parties moins techniques, c'est-à-dire les parties où les connaissances spécialisées de l'interprète ne permettent pas forcée-

ment de débusquer d'emblée le sens. Je ne prendrai qu'un exemple, celui du début du chapitre I, 6, où Ptolémée expose les difficultés posées aux Pythagoriciens par la consonance « onzième » (somme d'une octave et d'une quarte, de rapport 8/3). Dans ce passage (je laisse de côté le sens de δύναμις, que Düring avait compris faussement comme *Wirkung*, et que l'A. traduit correctement par *valore*, les traductions anglaises ayant tout aussi correctement *function* – sens dérivé du sens de « valeur » et fréquent dans les textes techniques), il se présente deux difficultés majeures. D'abord le verbe *δυσωπεῖν*, employé ici métaphoriquement; Düring traduisait faiblement par *widerstreben* « s'opposer », qui ne convient pas; Barker (*to be an embarrassment to*) et Solomon (*to bring shame upon*) font des choix plus classiques; l'A. écrit hardiment *mettere in crisi*, traduction appuyée par le commentaire, mais que je trouve inacceptable, car le mot *crisi* introduit dans le texte des significations particulières dépourvues d'appui textuel, et rappelle la fameuse « crise » des irrationnelles mathématiques que d'aucuns ont cru déceler chez les Pythagoriciens. Il est vrai que la traduction de l'A. est accordée à sa traduction du mot *λόγος* (seconde difficulté), que ses prédécesseurs traduisent tous par « rapport (numérique) », mais que lui rend par *sistema* (son commentaire à cet endroit est embarrassé, puisqu'il fait intervenir des « résonances sémantiques »). Personnellement, quitte à être à mon tour critiqué, je me risquerais à traduire *δυσωπεῖν τὸν λόγον* par « mettre en difficulté la théorie ». On voit les complications, qui sont partout. Si j'en fais état, c'est pour remercier l'A. d'avoir pris un parti personnel et argumenté lorsqu'il a cru devoir le faire. — Mes réserves portent sur deux points. D'abord le nombre bien trop élevé de coquilles, surtout évidemment dans les références en langue étrangère; je dois aussi confesser une perplexité : j'avais toujours cru que Pascal se prénommaient Blaise, et pas Mattia (p. 15). Ensuite, l'A. a été manifestement atteint par l'épidémie qui sévit chez les historiens des sciences depuis un certain nombre d'années, et qui consiste à agiter en tous sens le moulinet de la « communication » et de la « stratégie ». Pour quelqu'un de ma génération, cette manie ne paraît pas si innocente que cela et finit par me donner l'impression peu agréable de la Référence Idéologique Obligatoire (RIO). Quoiqu'il en soit, comme le procédé s'applique à toutes les œuvres publiées sans exception, il n'a d'intérêt que s'il fait voir des choses auparavant cachées. Dans le cas de l'*Harmonie* de Ptolémée (chapitres 5.2.3 et 5.3 de l'introduction de l'A.), il ne devait guère mener, pensera-t-on, au-delà de quelques considérations d'intérêt tertiaire. Grave erreur ! Car quelle aubaine, pour un amateur de *strategia comunicativa*, lorsqu'il tombe, dans les démonstrations du Livre II, sur le *λέγω* canonique des mathématiciens grecs (qu'il traduit par *sostengo* au lieu de l'habituel *dico*) : *un inusuale λέγω, [che] introduce una nota di inedita 'personalizzazione' in un lessico tendente all'asetticità, etc., etc.* (p. 49) ! Chaque mot est d'une drôlerie exquise. On aura compris que, l'esprit tout occupé par l'étude de son mathématicien et de ses stratégies, l'A. a oublié de jeter un œil à la moindre proposition d'Euclide ou d'Archimède. — M. FEDERSPIEL.

HISTOIRE

B. LEGRAS, *Éducation et culture dans le monde grec. VIII^e siècle av. J.-C. - IV^e siècle ap. J.-C.* (Cursus - Histoire), Paris, Armand Colin, 2002, 15 x 21, IV + 156 p., br. EUR 14, ISBN 2-200-26287-6.

Un petit livre intéressant qui montre l'importance accordée, au fil du temps, à l'éducation masculine et féminine dans le monde grec. Les poèmes homériques ont la primauté, ils sont à la base de la *παιδεία* grecque. Homère reste l'éducateur de la Grèce. L'A. définit ensuite sommairement les particularismes locaux, ceux de Sparte, Mytilène et Athènes, pour s'intéresser, par après, au monde hellénistique et à l'Orient romain. L'importance de la *παιδεία* s'explique, car elle est la base de la construction sociale et culturelle. Ainsi apparaissent les différences entre des cités qui ont eu une visée particulière de leur existence. Éducation spartiate, collective et obligatoire pour

les futurs citoyens de la cité comme pour les jeunes filles ; éducation athénienne, privée et payante pour les jeunes gens, familiale surtout pour les jeunes filles ; éducation aristocratique et privilégiée pour les jeunes filles de Mytilène. L'A. s'attarde plus sur Athènes : son éducation éphébique y est décrite, les rites de passage liés à l'éphébie et ceux réservés aux jeunes filles, contrôlés par la cité. Pour le monde hellénistique, l'étude s'élargit au cadre institutionnel de l'enfant, au cadre général de l'enseignement, à la pédagogie et aux programmes, à l'enseignement supérieur. C'est sur l'hellénisme dans l'Orient romain que se termine cette présentation sans doute assez brève, mais permettant d'avoir une vue d'ensemble sur un problème toujours d'actualité et qui n'a changé que dans ses méthodes, tant il est vrai qu'une éducation restera toujours nécessaire et qu'une culture marquera toujours de son empreinte chaque époque de l'histoire humaine. – M. HAVELANGE.

Claude EILERS, *Roman Patrons of Greek Cities* (Oxford Classical Monographs), Oxford, University Press, 2002, 14.5 x 22.5, XIII + 334 p., rel. £ 50, ISBN 0-19-924848-6.

Qu'est-ce que le patronage ? Quel développement l'institution a-t-elle connu pendant la République romaine ? Quelle était la position des patrons envers les cités placées sous leur protection ? Pourquoi le patronage était-il étendu aux cités grecques ? Quelle a été la relation entre évergétisme grec et patronage romain ? Quelles sont les raisons du déclin du patronage ? C'est entre autres à ces questions que tente de répondre le livre de Claude Eilers. Bien conçu, il comprend une étude exhaustive du patronage et six appendices épigraphiques, concernant les données provenant des cités grecques, surtout de l'Orient. Eilers commence par définir les modes de constitution d'un lien entre patrons et clients pendant les premiers siècles de la République, et surtout au début de l'expansion romaine hors de la péninsule italique. On constate que l'établissement d'une relation de patronage entre une cité ou un peuple et le général romain qui les a conquis est un phénomène de la République moyenne, et qu'une telle liaison était considérée comme un élément honorifique pour le conquérant. Par ailleurs, les Romains qui fondaient une colonie romaine à l'extérieur acquéraient aussi le statut de patron. Dans quelques cas, le patronage devenait héréditaire, mais la législation des *municipia* et des colonies, ainsi que la documentation épigraphique, démontrent que cette situation n'était pas la norme. En tout cas, les deux parties, le corps civique et le futur patron, devaient être d'accord. En principe, avant la désignation d'un nouveau patron, devait avoir lieu un procès de réélection du patron de la part de la cité. Les devoirs des patrons envers leurs protégés étaient surtout la représentation de ces derniers dans les cours de justice et la médiation au cas où la cité protégée était en désaccord avec une autre cité ou avec l'État romain, ou même en cas de friction interne relative au corps civique de la cité. Les patrons recevaient en retour le support général de leurs protégés, indispensable pour le succès de leur carrière politique. Tandis que, pendant la République, la plupart des patrons provenaient de la classe sénatoriale, au début du principat, les patrons étaient membres de la classe équestre romaine ou comptaient même parmi les élites des cités elles-mêmes. Ce qui est important est que, pendant cette période, les devoirs du patron, sous l'influence des traditions hellénistiques, commencent à se confondre avec ceux des évergètes grecs, en prenant un caractère plutôt matériel : support financier de la cité, organisation des jeux et érection de monuments. Le constat fait par l'A. que l'introduction de l'institution du patronage dans les cités grecques commence seulement après la conquête de l'Asie est le point de repère de la discussion principale du livre. Eilers suggère que l'introduction du patronage a été un des résultats indirects de la réforme agraire des Gracques. Comme l'impôt des cités de l'Asie était collecté par des *publicani*, qui maximalisaient les exigences financières aux dépens des cités, les cités grecques de l'Asie Mineure optaient pour des patrons provenant de la classe sénatoriale, afin que les patrons exerçassent leur contrôle sur les collecteurs. Cependant, l'institution du patronage ne s'est pas enracinée dans la vie publique des cités grecques

de l'Asie Mineure et de l'Orient. La stabilisation des conditions, après la victoire d'Auguste et la fondation de l'Empire, a eu comme résultat la diminution dramatique du nombre des patrons, au moins d'après les données épigraphiques. De plus, on constate le déclin définitif du patronage exercé par des membres de la classe sénatoriale à l'Est, tandis qu'à l'Ouest, les sénateurs continuent à jouer un rôle assez important. La raison principale sous-tendant cette évolution était le déclin du pouvoir du Sénat : dans le système administratif impérial, les cités pouvaient contacter l'Empereur lui-même et n'avaient donc plus besoin d'un médiateur, surtout pas d'un médiateur d'un ordre dont l'Empereur essayait de limiter les pouvoirs. Les sept chapitres narratifs du livre présentent de manière claire et concrète le trajet historique du phénomène politique du patronage, si caractéristique du monde romain, ainsi que les différentes opinions érudites autour de ce phénomène. Pourtant, la contribution fondamentale du livre à la recherche historique est constituée par les Appendices, en particulier le premier. Il s'agit d'un catalogue des inscriptions concernant les patrons des cités grecques de l'Orient, réparties selon une division géographique. Chaque inscription est suivie d'un commentaire, bref mais riche en informations (situation, date, etc.), ainsi que d'une notice d'ordre biographique sur le patron mentionné. Ce corpus d'inscriptions éclaire des questions telles que les relations entre cités et patrons, les origines des patrons, leurs devoirs et leurs exigences, directes et indirectes, envers leurs protégés. – Afroditë KAMARA.

S. SWAIN & M. EDWARDS (éd.), *Approaching Late Antiquity. The Transformation from Early to Late Empire*, Oxford - New York, Oxford University Press, 2004, 15.5 x 22.5, 487 p., rel. £ 75.00, ISBN 0-19-926714-6.

M. McCORMICK, *Origins of the European Economy. Communications and Commerce, A. D. 300-900*, Cambridge, University Press, 2001, 18 x 25.5, XXVIII + 1101 p., rel. £ 40 / US \$ 60, ISBN 0-521-66102-1.

Quelle que soit leur pertinence, les périodisations classiques, renforcées par le compartimentage du monde universitaire, induisent une image trompeuse, parce que figée, de la réalité. On ne peut donc que se réjouir de la parution de deux ouvrages qui transgressent avec bonheur les frontières traditionnelles entre Haut et Bas Empire d'une part (*Approaching Late Antiquity*), entre Bas Empire et Moyen Âge d'autre part (M. McCormick), en centrant justement leur propos sur la question du changement, mutation brusque ou lente évolution d'une société humaine et de ses conditions de vie. Le premier est un ouvrage collectif, fort bien illustré, auquel ne manque qu'une table des abréviations. Bien qu'il se défende de vouloir donner une vision d'ensemble de la période concernée (avant tout les III^e et IV^e s.), *Approaching Late Antiquity* aborde pratiquement tous les domaines ayant connu alors des transformations fondamentales, ou supposées telles, à l'exception notable de la fiscalité, envisagée seulement à propos de l'Égypte (p. 23-26 et 86-107) et de la condition des paysans (esclavage, colonat, patronage). Plusieurs de ces études sont des synthèses critiques ambitieuses, confiées à des spécialistes de renom, que complètent ou nuancent des contributions plus locales ou plus pointues : R. Duncan-Jones sur l'économie (p. 20-52), avec en contrepoint E. Papi sur la région sise au nord de Rome (p. 53-81) et C. Adams sur l'Égypte (p. 82-108), T. Honoré sur la conception et le fonctionnement de la loi romaine (p. 109-132) et P. Garnsey sur les implications de l'attribution de la citoyenneté romaine aux provinciaux par Caracalla en 212 (p. 133-155), M. Whitby sur l'armée et le caractère militaire de la monarchie (p. 156-186), J. Elsner sur l'évolution générale de l'art et de l'esthétique (p. 271-309) et S. Walker sur le cas particulier que représentent les portraits de momies égyptiens (p. 310-326). Les relations entre les empereurs d'une part, la doctrine chrétienne, les évêques et l'Église de Rome d'autre part font l'objet de trois contributions de M. Edwards et N. McLynn (p. 187-270), et divers aspects de la culture littéraire sont étudiés, p. 327-418, par A. Cameron, S. Swain

(rhétorique, à travers la figure de Libanius) et J. Dillon (philosophie). L'ensemble est mis en perspective et résumé avec brio par S. Swain dans un chapitre introductif.

Origins of the European Economy bénéficie des avantages propres aux monographies sans en présenter les habituelles faiblesses, ce qui est d'autant plus remarquable que l'enquête couvre une période de six siècles et porte non seulement sur l'Europe mais aussi, indirectement, sur l'ensemble du bassin méditerranéen ! Qui peut prétendre maîtriser les sources et la bibliographie à la fois pour le Bas Empire, le haut Moyen Âge occidental et Byzance ? Quelques études, des plus récentes, ont certes échappé à M. McCormick et auraient pu lui être utiles, notamment, pour le chap. 22, celles d'A. Stoclet sur les exemptions de tonlieu (1999) et de R. Kaiser sur la Rhétie et ses passes alpines (1998). Ces vétilles mises à part, pour qui connaît un tant soit peu le matériel documentaire de la période et les interprétations souvent divergentes qu'il suscite, le résultat force l'admiration : données quantitatives, analyses rigoureuses et interprétations originales – parfois audacieuses, jamais gratuites – se combinent en une synthèse lumineuse. Son objet ? Les communications et le commerce international entre la fin de l'Empire romain d'Occident et le développement urbain et commercial bien connu du XI^e s. L'enquête se focalise chronologiquement sur les années 700-900, géographiquement sur l'espace franc, l'Italie et leurs relations avec les autres nations méditerranéennes. Là où ses prédécesseurs (Pirenne, Lombard) s'étaient contentés d'impressions générales étayées par quelques données précises dont il était impossible de mesurer l'exacte portée, M. McCormick a patiemment collecté tous les indices disponibles : témoignages latins, grecs mais aussi anglo-saxons, juifs ou arabes, résumés pour la plupart dans une précieuse annexe (App. 4, p. 852-972), monnaies (App. 2-3, p. 811-851), épaves de navires, épées franques et poteries rhénanes, reliques de saints, soieries, etc. Il les a pesés et soupesés, inscrits dans des séries, cartographiés (parmi les 40 cartes du volume, seules les cartes 23.1-2 manquent de lisibilité), corrélés... Ainsi, sur base d'une prosopographie des voyageurs qui devrait faire l'objet d'une prochaine publication (669 individus pour les VIII^e-X^e s.), complétée par un relevé des objets importés ou exportés, il a pu reconstituer les routes, l'époque, la longueur et la durée des trajets, et conclure à une multiplication manifeste des échanges à partir de 775. C'est là un élément, parmi d'autres, qui l'autorise à soutenir que la croissance de l'économie commerciale européenne a vraiment débuté à la fin du VIII^e s. et non au XI^e s. Souhaitons que ce livre fort riche, qui ne tardera pas à être considéré comme un classique, bénéficie sous peu d'une traduction française. – Étienne RENARD.

L. DE BLOIS & J. RICH (éd.), *The Transformation of Economic Life under the Roman Empire. Proceedings of the Second Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, c. 200 B.C. - A.D. 476). Nottingham, July 4-7, 2001* (Impact of Empire [Roman Empire], 2), Amsterdam, Gieben, 2002, 16.5 x 24.5, XXII + 266 p., rel. EUR 75, ISBN 90-5063-328-5.

À l'initiative de L. De Blois, de l'Université de Nimègue, plusieurs rencontres ont déjà été tenues (et d'autres sont prévues pour les années à venir) sur le thème de l'impact de l'Empire romain. Voici, comme le sous-titre l'indique, les *Actes* du deuxième atelier. Ce beau volume réunit, outre une introduction signée par L. De Blois, H. W. Pleket et J. Rich, seize communications consacrées à l'économie et partagées en trois sections : *General Issues, Regional Aspects* et *The Later Empire*. Il vaut la peine de donner brièvement une idée de chacune. Les deux premières posent les questions les plus générales. D'abord, P. F. Bang tente de mesurer, à partir d'une population totale de soixante millions d'habitants, quelle proportion de la production en grain était disponible notamment pour la taxation et la circulation marchande : il la situe autour de 45 %. Une telle reconstitution, fondée sur un échafaudage d'évaluations hypothétiques, a de quoi donner le vertige. Mais les considérations qui

suivent sont plus rassurantes : la force d'intégration de l'Empire n'était pas le marché, ni même un ensemble de marchés reliés entre eux, mais la levée du tribut. L'économie était donc « politique ». Dans l'ensemble, la croissance est restée faible, même si l'accumulation de surplus a permis d'atteindre des niveaux comparables à ceux du XVII^e et du XVIII^e siècle. Ensuite, W. M. Jongman rappelle judicieusement une vérité souvent oubliée par les adeptes des grands modèles explicatifs : l'Empire romain a certes connu un haut niveau d'avancement dans l'urbanisation, l'exploitation agricole, certaines productions artisanales et certains échanges, mais il est resté marqué par une mortalité élevée, la pauvreté des masses, surtout dans les campagnes, des écarts énormes dans la distribution des richesses, la lenteur des progrès techniques et de la croissance, les faibles rendements de la production agricole, etc. Il récuse donc les modèles univoques, incapables de rendre compte d'une réalité faite à la fois d'*extraordinary achievement* et de *stagnation and underdevelopment*, mais il ne dépasse pas ce constat. Les sujets suivants sont eux aussi d'intérêt général, mais de portée plus limitée. Trois contributions abordent des problèmes liés aux transports. D'abord, sous un titre qui rappelle la thèse de K. Hopkins sur le rôle stimulant de la taxation impériale dans la production agricole, L. De Ligt étudie les moyens, pour les individus et les autorités, d'éviter le transport matériel de monnaie sur de longues distances. Il rappelle le rôle des sociétés de publicains à ce propos et le fait que, malgré les dangers, des sommes importantes naviguaient vers l'Italie. Le système lui paraît donc moins sophistiqué qu'à Hopkins. Ensuite, A. Kolb aborde la question du transport public (personnes, messages, marchandises), notamment à partir de l'organisation du *cursus publicus* sous Auguste : l'État recourait à des moyens privés, sous forme de réquisitions ou d'obligations, et ces *munera* pesaient sur les municipalités. Le système avait des conséquences à la fois positives et négatives. Enfin, J. Remesal Rodríguez analyse le rôle des structures gouvernementales dans l'approvisionnement des armées en temps de guerre : il existait un système de compensations entre Rome et les provinces et entre les provinces elles-mêmes. De son côté, P. P. M. Erdkamp constate que, lors des émeutes provoquées par les pénuries et les disettes, à Rome, en Italie et dans l'Orient grec, les masses exprimaient un sentiment d'injustice devant les prix élevés, tandis que les élites manifestaient leur sympathie et le sentiment de leur devoir envers elles. Apparaît ainsi un sens du devoir moral, plus large que celui de la *moral economy* décrite en 1971 par E. P. Thompson à propos de difficultés analogues dans l'Angleterre du XVIII^e siècle et propre à consolider les pouvoirs de l'élite et à légitimer le droit des masses à un marché efficace. Voyant qu'à Rome il n'existait rien de comparable aux « compagnies » modernes, dont l'un des buts est de limiter les responsabilités des individus, W. J. Zwalve en trouve l'équivalent dans la délégation de pouvoirs à des esclaves avec *peculium*, que leurs maîtres chargeaient ainsi de certaines affaires. — Les cinq contributions de la deuxième partie sont consacrées à des questions régionales, toujours à la lumière du thème général. D'après J. F. Drink-Water, l'impact de l'Empire sur l'économie et la société gauloises fut provoqué surtout par la militarisation de la région par Auguste. Pour la Narbonnaise, Ph. Leveau présente un bilan riche et nuancé des recherches, surtout archéologiques, qui font ressortir les diversités locales : à une économie rurale déjà ancienne, Rome a apporté un élan commercial, notamment par des travaux d'irrigation et l'aménagement de la navigation sur le Rhône. À partir des monnaies romaines et celtiques trouvées sur le plateau de Kops, aux Pays-Bas, J. P. A. Van Der Vin analyse l'occupation militaire de la région, entre 12 av. J.-C. et 69 apr. J.-C., et l'influence de l'introduction de la monnaie sur la réorganisation de l'économie locale. À l'autre bout du monde, en Cilicie, H. W. Elton ne perçoit qu'un impact assez léger de la domination romaine sur l'économie, en dehors de l'introduction du culte impérial et de la construction et de l'entretien des routes pour le *cursus publicus*. Au-delà des frontières, selon D. J. Mattingly, les contacts de l'Empire avec les Garamantes, dans le désert libyen, ont eu un effet d'accélération sur une civilisation déjà ancienne, qui était à la fois agricole, pastorale et commerçante. — Restent quatre contributions consacrées à l'Empire tardif. S'il est vrai que la crise du III^e siècle n'a pas touché toutes les régions avec la même force, L. De Blois en reprend les symptômes (guerre,

brigandage, déclin démographique, dépréciation de la monnaie, inflation des prix, déclin des constructions et de l'épigraphie) pour conclure que les dégâts ont été bien réels. D'après A. Polichetti, l'édit de Dioclétien sur les prix visait surtout à réduire le coût du travail et de produits relativement chers : il protégeait donc le pouvoir d'achat des riches et eut peu de conséquences pour les classes pauvres. Sur l'essor et le déclin agricoles de plusieurs régions de l'Empire (Cosa et Saturnia en Italie, Sud de l'Étrurie et Campanie, Bétique, Afrique tunisienne, Somme et Rhin, Syrie et Jordanie), W. Liebeschuetz présente plus de questions que de réponses : soucieux de nuances et attentif aux diversités régionales et temporelles, il consacre plusieurs pages à critiquer (sainement, semble-t-il) les méthodes de P. Horden et N. Purcell dans *The Corrupting Sea* (2000), notamment à propos de l'importance des phénomènes démographiques et des catastrophes soudaines. Le volume se termine par un bilan des fouilles et des prospections dans le Bas-Danube : A. G. Poulter y constate, à l'aube de la période byzantine, un abandon des villas romaines, la construction de forteresses, la prise en charge des campagnes par des garnisons et la transformation des cités en centres ecclésiastiques et militaires, phénomènes encore mal expliqués, mais pour lesquels les invasions barbares ont certainement joué un rôle important. — On voit la richesse et la diversité de ces contributions, dont certains aspects sont certes discutables, mais qui sont toutes présentées avec soin. Plusieurs sont heureusement accompagnées de cartes et d'illustrations. Il est donc regrettable que le volume ne comprenne ni index ni bibliographie d'ensemble. — L. MIGEOTTE.

P. ERDKAMP (éd.), *The Roman Army and the Economy*, Amsterdam, Gieben, 2002, 16.5 x 24.5, p. 434, rel. EUR 98, ISBN 90-5063-318-8.

This volume of edited papers is, on the whole, well produced, though at times one feels the want of an index and, for some reason, the institutional affiliations of the contributors is not given. The spread of subjects covered is wide. The first two sections deal with supply, communications and transport, the second and third with the western and eastern provinces and North Africa. As I lay no claim to being a polymath I shall limit my comments to papers dealing with issues which particularly interest me such as the republican army and Romanisation. Erdkamp himself (p. 6) recognises that the professionalisation of that army was a gradual affair, something which is not always taken into account and he has some valuable remarks too (p. 49-51) on the feeding of the troops. So far as Romanisation is concerned I think we can all agree that it is not just a question of physical manifestations such as building or clothing styles but also, more importantly, mental attitudes and outlook. Jeffrey Davies (p. 169-197) contributes an elegant survey of Roman penetration of Wales. Spread over four centuries it must, as he says, have had an economic and social impact. The problem, of course, is that with the materials available we cannot measure exactly the degree to which the natives began to look at themselves and the world as Roman. In an interesting paper (p. 111-126) I. Hayes sets forth how coins, roads and the written word all helped disseminate Roman ideas and attitudes. In the course of his discussion (p. 112) he remarks on the tendency of historians to view the past in contemporary terms. Anxiety about this point seems to be becoming widespread. Witness, for instance, H. Mouritsens's remarks (*Italian Unification*, London, 1998). To me it seems these fears are groundless and fail to recognise that a scholar may be enriched by his cultural background and achieve insights in the light of his own experience. Pedro Paolo A. Funari in his essay (p. 235-263) on the consumption of olive oil in Britain cites with approval a dictum of G. Alföldy's that ancient history without archaeology is unthinkable. Like many such firm statements this reveals the author's confidence in his own methods but it need not have universal application. As a dissenter I would ask how this pronouncement is to be applied to the writing of political history? Funari himself goes even further declaring archaeology to be a richer source than the written word. Personally I would prefer to have Tacitus *Agricola*, 21 rather than a dozen sites. In any case Funari's own work reveals the weakness of his

approach. What seems, so far I can judge, to be a careful survey of the olive oil comes to the conclusion that its acceptance was a statement of allegiance. I have to say I'm not convinced and would suggest that if we deploy analogy, a tool often employed by the ancient historian, then we might get a different explanation. Coca-Cola is much drunk in the Middle East but I would hesitate to say that we can infer thereby the acceptance of American rule. What is in question is utility. It provides a refreshing drink for a society where alcohol is shunned. Olive oil, with its wide variety of uses recognised by Funari, is in an analogous situation. Its utility was universally accepted and once we realise that we can see people adopting it without making my political statement. – A. KEAVENEY.

B. CAMPBELL, *War and Society in Imperial Rome. 31 BC - AD 284* (Warfare and History), London - New York, Routledge, 2002, 16 x 23, XIV + 208 p., br. £ 15.99, ISBN 0-415-27882-1.

Questo libro contiene i risultati di una lucida indagine sull'esercito come fattore decisivo della società e dell'economia dell'Impero romano. Come C. osserva in sede di conclusione l'esercito romano sembra sorprendentemente moderno (ma così come, se non moderni, almeno premoderni sembrano molti aspetti della realtà imperiale) in ragione della sua professionalizzazione, della sua articolata burocrazia e della sua precisa organizzazione interna. Dei sei capitoli in cui il libro si articola uno solo, il terzo, è dedicato a questioni di natura militare in senso stretto. Gli altri affrontano temi di natura più propriamente politica se non culturale in senso lato (il primo, sulle origini della guerra, il quinto sugli effetti della guerra sulla politica) oppure di relazioni sociali (il reclutamento: cap. II; l'esercito e l'economia: cap. IV; la guerra e l'opinione pubblica: cap. VI). Tra i molti problemi affrontati nel libro merita di ricordare quanto C. scrive a proposito del divieto imposto da Augusto ai soldati di contrarre matrimonio (cfr. ora S. E. Phang, *The Marriage of Roman Soldiers* 13 B.C.-A.D. 235. *Law and Family in the Imperial Army*, Leiden, 2002), divieto che rimase in vigore sino a Settimio Severo alla fine del secondo secolo (p. 96-100). Le motivazioni che sono alla base di questo provvedimento non sono del tutto chiare. Probabilmente si voleva così evitare che l'esercito come organizzazione fosse gravato della responsabilità delle famiglie dei soldati. D'altra parte era impossibile che una norma di questo genere fosse osservata in modo rigoroso. Inevitabilmente i soldati diedero vita ad unioni di fatto. All'interno degli accampamenti non erano comunque previsti alloggi per nuclei familiari e, quindi, nelle vicinanze si venivano presto a formare degli insediamenti composti dalle compagnie e dagli eventuali figli dei soldati. E non di rado al momento del congedo i veterani finivano per rimanere là dove avevano trascorso gran parte della loro esistenza. L'evoluzione delle *canabae* è uno dei fenomeni più caratteristici dell'Impero romano con il peculiare intreccio che presuppongono tra esercito e società. Come ricorda C. il caso di Carnuntum, che ottenne lo *status municipale* con Adriano e quello coloniaro con Settimio Severo, è assai indicativo. L'ambivalenza, sociale ed economica, dell'esercito nell'Impero romano appare fuori discussione (cfr. ora il volume edito da G. Alföldy, B. Dobson e W. Eck, *Kaiser, Heer und Gesellschaft in der römischen Kaiserzeit*, Stuttgart, 2002). Da una parte le province dovevano sostenerne gli enormi costi attraverso il pagamento delle tasse, dall'altra proprio la presenza dei soldati costituiva uno stimolo per le economie locali e rappresentava un fattore importante di romanizzazione. C. insiste, a ragione, sul ruolo della propaganda imperiale nel dare evidenza all'importanza dell'esercito nella vita dell'Impero. La crisi del III secolo rappresentò la rottura dell'equilibrio che sino ad allora si era rivelato, nel complesso, positivo. Di fronte alle minacce dei barbari l'esercito si rivelò troppo costoso rispetto alle sue capacità di difesa dell'Impero mentre risultava sempre più determinante il suo peso nel frequente succedersi delle crisi politiche. – A. MARCONE.

K. RAAFLAUB & N. ROSENSTEIN, *War and Society in the Ancient and Medieval Worlds. Asia, the Mediterranean, Europe and Mesoamerica* (Center for Hellenic Studies Colloquia, 3), Cambridge (Mass.) / London, Harvard University Press, 1999, 15.5 x 23.5, VIII + 484 p., br. £ 13.50, ISBN 0-674006593.

Ce colloque au « Centre pour les Études helléniques » créé par Harvard à Washington D.C. est le troisième depuis la création du Centre et eut lieu en 1996. Il constatait l'absence d'ouvrages sur l'interaction entre guerre et société dans le monde classique et voulait y remédier en étendant cette étude à d'autres continents vers la même époque. Il réunit quinze spécialistes, dont onze Américains, en leur posant une série de questions sur leur spécialité et en les invitant à y répondre dans la mesure du possible pour conférer une certaine unité aux exposés. D'autres experts étaient invités pour discuter les rapports et aider à les mettre au point, ce qui fut réalisé. On a ainsi étudié la Chine ancienne, le Japon jusqu'en 1300 de notre ère, l'Égypte ancienne, l'Empire Achéménide, la Grèce antique et classique, le monde hellénistique, la république romaine, l'Empire romain jusqu'en 300, le monde byzantin, le Moyen Âge en Europe jusqu'en 900, le monde islamique de 632 à 861, les anciens Mayas jusqu'en 1500 apr. J.-C., le monde aztèque. À B. Ferguson, on demanda de fournir un paradigme pour l'étude de *guerre et société*, tandis que V. D. Hanson & B. S. Strauss tiraient quelques conclusions du colloque. Chaque auteur présente une courte bibliographie et souvent une carte avec l'une ou l'autre illustration. Dans leurs conclusions, Hanson et Strauss croient pouvoir discerner chez tous ces peuples prémodernes des lignes générales assez communes, dont voici quelques exemples. Dans ces temps agricoles, les ressources alimentaires ont joué un grand rôle sur les types de combattants, les saisons de combat, les motifs de guerre, etc. La guerre fut souvent ritualisée, car outre les motifs politiques et économiques, elle avait souvent des raisons religieuses (vraies ou apparentes) et psychologiques. On fit des guerres pour des motifs de politique intérieure (domination d'un groupe sur un autre). Les dieux furent utilisés pour la guerre même en pays bouddhistes ou chrétiens, pourtant opposés à la violence. Plus qu'ailleurs, la Grèce et Rome développèrent l'armement et les tactiques militaires. Au point de vue guerrier, les démocraties et les Empires avaient leurs avantages et leurs inconvénients. Le mode de recrutement des soldats, puis des mercenaires retentissait sur la vie politique. Les armées ne reflétaient pas seulement les sociétés mais contribuaient à les remodeler. Les ravages et les massacres augmentèrent avec la croissance des populations et leurs richesses, etc. Les deux auteurs tirent alors des comparaisons ou conclusions intéressantes pour notre époque. Nous sommes devenus moins agressifs parce que nous voyons la guerre détruire les deux camps et parce que le capitalisme y trouve peu d'avantages. Mais les guerres ne cesseront probablement jamais, par suite de nos instincts agressifs, des différences entre Nord et Sud, de la surpopulation, de la faim et de l'orgueil national. Comment changer cela ? Le pourra-t-on ? — D'après ces quelques notes, on devine la richesse de ce volume bien unifié, dû à des gens éminents et mis à la portée du grand public. — B. CLAROT, sj.

T. GNOLI, *Roma, Edessa e Palmira nel III sec. D. C. Problemi istituzionali. Uno studio sui Papiri dell'Eufrate* (Biblioteca di « Mediterraneo antico ». Collana diretta da Mario Mazza, 1), Pisa - Roma, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, 2000, 17 x 24, 190 p., br. ITL, ISBN 88-8147-234-1.

La découverte, en 1989, dans la région du Moyen-Euphrate, d'un lot significatif de nouveaux documents d'époque romaine, sur papyrus et sur parchemin, en langue grecque et en syriaque, est à l'origine de la monographie de T. Gnoli. S'agissant de textes soustraits au marché des antiquités, on n'est pas en mesure d'en préciser la provenance exacte. Il s'agit d'une petite vingtaine de documents d'archives, dont la

grande majorité peut être datés entre 232 et 252 apr. J.-C. Dans dix-sept de ces textes figure le toponyme Appadana, déjà connu par le matériel contemporain provenant des fouilles de Doura-Europos et sans doute à identifier avec la localité homonyme sise à proximité de Doura, dans la province consulaire de Célé Syrie. — L'étude approfondie de ces documents qui est ici présentée intéresse évidemment des questions d'histoire administrative, politique, institutionnelle, sociale, économique, ainsi que la géographie historique des confins orientaux de l'empire romain, spécialement la Syrie et l'Osrhoène, dans la première moitié du III^e s. apr. J.-C. C'est tout particulièrement l'histoire d'Édessa qui reçoit un éclairage neuf et significatif de cet examen des textes, y compris, comme l'indique le titre, dans ses rapports avec Rome et avec Palmyre, l'autre grande métropole économique du Proche-Orient romanisé où se rencontrent et se conjuguent les apports hellénistiques, sémitiques et iraniens. Le premier chapitre est consacré à la présentation des documents qui proviennent assurément d'un seul dossier d'archives, couvrant environ vingt années, mais contenant plusieurs filons familiaux, dont un, celui de la famille de Nisharyahab, apparaît comme le plus important. On peut donc émettre l'hypothèse que, d'une manière ou d'une autre, tous ces textes reflètent les « affaires » de cette famille au sens large. Le second chapitre affronte les nombreuses questions de géographie historique que les textes soulèvent. Nous sommes sans conteste dans la zone du Moyen-Euphrate, à proximité du centre diocésain d'Appadana, une région connue essentiellement par le témoignage d'Isidore de Charax (époque augustéenne), de Ptolémée et des papyrus de Doura-Europos. Il en résulte que trois ou quatre Appadana (emprunt du perse *apadana* ; signifiant « palais royal ») sont attestées dans cette zone : la nôtre serait, selon les premiers éditeurs, celle qui figure dans les documents de Doura et qui y est présentée comme une station militaire d'une certaine importance. L'A. montre toutefois que de sérieuses objections s'opposent à cette identification : c'est plutôt vers le nord qu'il faut la chercher, soit du côté d'Appadana/Basileia, sur le site de Zalabiyah, soit à Appadana/al-Fudayn, sur le cours du Khabur. L'A. examine ensuite sept toponymes mentionnés dans les nouveaux textes. Le chapitre 3 s'attache à clarifier le sens et la portée de l'ὄπαρτεία / HPTY' (en grec et en syriaque) exercée à Édessa au III^e s. pour le compte des Romains, ce qui remet en question les modalités de la romanisation du royaume d'Osrhoène et de la dynastie des Abgarides. Une autre question institutionnelle est affrontée dans le chapitre 4, à savoir celle des gouverneurs équestres et du *praepositus praetenturae* : au centre de l'attention se trouvent trois personnages, Marcellus, Iulius Priscus (le frère de l'empereur Philippe l'Arabe) et Pomponius Laetianus. Le chapitre 5 prend en considération la brillante carrière d'un autre personnage, palmyréen cette fois, Septimius Odeinat qui obtint en ces lieux le pouvoir consulaire. L'attention se porte donc sur Palmyre, la grande cité caravanière, sur son statut et sur ses rapports avec Rome aux II^e et III^e siècles apr. J.-C. — Qu'il me soit permis de signaler que, dans les archives de Franz Cumont conservées à l'Academia Belgica de Rome – Franz Cumont, grand découvreur de Doura, avec le génial Rostovtzeff – se trouve un travail inédit (sous forme de notes et de rédaction préliminaire) sur Palmyre et le commerce caravanier. — Les conclusions de l'A. soulignent les acquis de l'enquête : en premier lieu la provenance d'Osrhoène (rive gauche de l'Euphrate), et non pas de Syrie, du nouveau lot d'archives, plus précisément d'Appadana/Apatna, correspondant au site moderne d'al-Fudayn. Sur le plan institutionnel, l'A. estime avoir montré que l'ὄπαρτεία, qu'il ne veut pas dissocier de l'HPTY' syriaque, correspond à une forme de pouvoir royal concédée aux entités semi-autonomes au sein de l'empire romain. Au-delà des parcours personnels de tel ou tel personnage de relief, ce qui ressort de cette étude c'est l'échec de la politique romaine envers l'empire parthe et sassanide, dans une zone aussi stratégique que celle des confins orientaux de l'empire romain du III^e siècle. Bibliographie et *indices* clôturent ce volume d'excellente facture dans lequel l'A. fait preuve d'un profond sens critique, sur le plan historique et philologique, et propose une lecture méticuleuse et convaincante d'importants documents d'archives qui renouvellent notre connaissance de l'Orient romain et de ses articulations institutionnelles. — Corinne BONNET.

R. VAN DAM, *Kingdom of Snow. Roman Rule and Greek Culture in Cappadocia*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2002, 16 x 23.5, VIII + 290 p., rel. \$ 49.95, ISBN 0-8122-3681-5.

Ce livre est le premier d'une trilogie consacrée par Raymond Van Dam à l'histoire de la province romaine de Cappadoce durant le IV^e s. de notre ère : le deuxième volume (*Families and Friends in Late Roman Cappadocia*) est paru en avril 2003 et le troisième (*Becoming Christian : The Conversion of Roman Cappadocia*) est annoncé pour la même année. *Kingdom of Snow* examine en détail les rapports entre le pouvoir impérial romain et les notables cappadociens, le clergé local et plus particulièrement ses trois figures de proue, les « Pères cappadociens » Basile de Césarée, Grégoire de Nysse et Grégoire de Nazianze. Le livre est divisé en trois grandes sections de trois ou quatre chapitres chacune : la première (*Badlands*) offre une vue d'ensemble des réalités historiques, sociales et culturelles de la Cappadoce romaine ; la deuxième (*Empire and Province*) est consacrée aux confrontations des Pères cappadociens avec les empereurs romains successifs, de Julien à Théodose ; la dernière (*Culture Wars*) s'intéresse aux positions de Julien, de Basile et de Grégoire de Nazianze face à la culture grecque classique, à laquelle ils avaient tous trois été formés dans leur jeunesse. Pour l'essentiel, les sources de Van Dam sont bien évidemment les écrits des trois Pères cappadociens, et bien que l'ouvrage n'apporte rien de fondamentalement nouveau et se perde parfois dans l'anecdotique, il n'en demeure pas moins une contribution très importante par la somme des informations rassemblées et surtout par l'immense effort de synthèse produit en vue de mettre ces écrits dans un contexte historique, social et culturel plus large. Dans l'ensemble, la lecture du livre est agréable et intéressante, et la troisième partie m'a paru particulièrement stimulante. Les notes, placées en fin de volume, sont extrêmement denses, mais claires et précises et constituent une véritable mine de renseignements. L'index final permet de se retrouver aisément dans le volume et la bibliographie, d'une trentaine de pages, est très utile, notamment pour ses sections consacrées aux éditions et aux traductions des œuvres des trois Pères.

Th. SCHMIDT.

Clifford ANDO, *Imperial Ideology and Provincial Loyalty in the Roman Empire* (Classics and Contemporary Thought), Berkeley - Los Angeles - London, University of California Press, 2000, 17 x 25, XXI + 494 p., rel. US \$ 60, ISBN 0-520-22067-6.

La question qui sous-tend cette étude est : « pourquoi l'Empire romain a-t-il duré si longtemps ? ». L'A. y voit l'action d'un discours de légitimation, efficace à la fois dans l'immédiat et à long terme, qui a amené les provinciaux à se considérer comme des membres et des participants de l'Empire romain, et non comme de simples sujets de celui-ci. Dans une première partie, il met en évidence ce qui facilitait l'acceptation de ce discours par les provinciaux, en particulier la nature charismatique de la fonction impériale et la foi en la capacité de Rome à faire régner la paix au sein d'un empire. Dans la deuxième partie, il s'attache notamment à la diffusion, la réception et l'archivage de documents officiels, ainsi qu'à leur utilisation par les historiens ; il s'intéresse également au rôle du Sénat, à certains rituels politiques (*aurum coronarium*, acclamations, voyages effectués par les princes), aux monnaies ou aux portraits impériaux. Dans la troisième partie, il montre comment s'est répandu dans les provinces le sentiment d'appartenance à une patrie commune, incarnée par Rome et défendue par l'empereur, *pater patriae* ; il revient aussi sur certaines thématiques (victoire impériale, *pax Romana*...) ainsi que sur certaines pratiques (art monumental, relations nouées avec l'administration impériale, législation, religion et culte impérial). Cet ouvrage, illustré de nombreux exemples et émaillé de fréquentes citations, brasse une documentation riche : les sources épigraphiques et papyrologiques sont abondamment exploitées, avec plus de précision peut-être que les textes littéraires (on ne trouve par exemple nulle trace des *Histoires Philippiques* de Justin, qui auraient pu

être citées pour la vision de l'impérialisme romain), tandis que la bibliographie moderne laisse une place non négligeable aux modèles théoriques (spéc. M. Weber, J. Habermas, P. Bourdieu). Il demeure que l'ampleur du champ chronologique et géographique étudié impose une technique du « coup de projecteur », et tous les problèmes ne sont pas traités ni toutes les questions épuisées. L'A. lui-même considère son livre comme un essai et, à ce titre, sa lecture est assurément profitable. Deux index (général ; des passages cités). – O. DEVILLERS.

Claude GAUVARD, A. DE LIBERA, M. ZINK (éd.), *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, P.U.F., 2002, 13.5 x 19, L + 1548 p., br. EUR 45, ISBN 2-13-053057-5.

À la différence du *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval* (Fayard, 1999), qui organise son exploration de l'univers médiéval autour de quelques grands thèmes, celui-ci opte pour de très nombreuses notices (1790 au total !). Souvent réduites à moins d'une colonne, parfois beaucoup plus longues (12 p. sur la scolastique), elles se terminent toujours par de précieuses références bibliographiques et l'un ou l'autre corrélat. Confiées à trois cent quatre-vingts médiévistes chevronnés, elles sont toutes de grande qualité, même si certains auteurs auxquels incombaient des articles de portée générale ont à l'évidence rechigné à sortir de leur période ou de leur aire de prédilection (ainsi, l'art. « fiscalité » porte seulement sur la France et le Saint-Siège aux XIII^e-XV^e s.). L'objectif avoué était de « faire revivre un Moyen Âge » – comprenez Moyen Âge *occidental* – « total » en rassemblant les énergies d'historiens, de philosophes et de spécialistes de l'histoire littéraire. De là sont nés ces articles généraux qui semblent parfois hésiter entre dictionnaire et traité d'histoire (ex. « démographie », « poésie latine ») ; quel que soit leur intérêt, ils paraissent un peu perdus dans la masse des notices de portée plus limitée. À de rares exceptions près (l'étonnante absence d'Hincmar de Reims par ex.), les deux champs de la « philosophie » et de la littérature médiévales ont été fort bien couverts, tant pour les auteurs que pour les œuvres majeures, les doctrines ou les notions (ex. averroïsme latin, corporéité, dignité, liberté, mathématiques,...). En revanche, dans le domaine historique plus traditionnel, de nombreux choix ont dû être opérés et il est parfois difficile d'en percevoir la cohérence. Le problème est manifeste pour les grands personnages (une entrée pour Charles Martel et pour Charlemagne, non pour Pépin le Bref ou Louis le Pieux), les maisons religieuses (pourquoi retenir St-Denis, St-Gall ou Fulda, et non St-Germain-des-Prés, Lorsch ou encore Gorze, à l'origine d'un important mouvement réformateur au X^e s. ?), les villes (Arras, Bruges, Gand, mais pas Liège), les régions (l'Artois, le Hainaut, mais non leur puissant voisin, la Flandre) et les peuples ou pays (les Avars, la Chine, mais pas les Bulgares ou l'Islande). Il est moins apparent pour les termes et les concepts : d'adoubement à *wergeld*, en passant par cartulaire, faide, ordalie ou rogations, beaucoup ont fait l'objet d'une notice. Cependant, on cherchera en vain de nombreux termes ou concepts propres au Moyen Âge ou dont le sens technique requiert des éclaircissements : ainsi, parmi les dénominations sociojuridiques les plus importantes, colon, lête ou sainteur ; parmi les termes « administratifs », centène, *pagus* ou *sheriff* ; parmi les genres documentaires, *liber traditionum*, polyptyque ou pouillé... Un index permet de pallier – en partie seulement, car la portée de tonlieu, par ex., ne se réduit pas à « péage » – certaines de ces lacunes. « Qui trop embrasse mal étreint » : mille six cent pages ne peuvent venir à bout d'un programme presque aussi ambitieux que celui du monumental *Lexikon des Mittelalters*. N'aurait-on pu faire l'économie des rois, des batailles, des localités, des pays, bien documentés par d'autres instruments de travail, pour se concentrer sur le plus original : mots, notions, institutions et autres phénomènes de la « longue durée » ? C'est dans ce domaine, bien plus que dans celui de l'histoire littéraire, que l'absence d'un dictionnaire *ad hoc* en langue française se faisait le plus sentir. En attendant sa venue, le volume des P.U.F. constitue un outil sûr, qui rendra de grands services à tout un chacun, pour un prix modéré. – É. RENARD.

ARCHÉOLOGIE

P. G. GUZZO, *Natura e storia nel territorio e nel paesaggio*, Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2002, 17 x 24, 120 p., br., ISBN 88-8265-202-5.

L'objectif de cette réflexion sur les questions environnementales est de proposer une planification : « comment reconstituer un équilibre dans l'usage du territoire » (p. 13). La démarche de l'A. est celle de l'archéologue, qui a une longue pratique du décodage de l'histoire du territoire, et celle de l'humaniste, qui fait participer les valeurs culturelles de cette histoire dans la construction d'un modèle de sa gestion. Un discours cohérent se développe en onze courts chapitres sans notes infrapaginales, dont l'organisation interne est indiquée par la table des matières. Ce long credo est appuyé par deux appendices : le premier le situe par rapport au mouvement écologiste actuel et les thèses environnementales récentes ; les notes de lecture du second témoignent de l'éclectisme érudit de l'A. qui met en œuvre des sources d'information diverses, mais pertinentes pour les aspects abordés ; la bibliographie renforce le bagage documentaire de cet ouvrage. — Nous y trouvons une progression dialectique dans le souci de définir le contenu des notions de base de l'histoire environnementale, à savoir : l'environnement naturel (p. 17), le territoire, son organisation historique et sa construction (p. 17-32), le paysage qui exprime l'interférence des activités humaines sur l'environnement naturel (p. 33). La notion de paysage est modulée aujourd'hui par rapport à sa position hiérarchique dans l'échelle des valeurs d'une certaine culture, à distinguer des *topoi* de l'Antiquité classique (voir également, p. 101 et s.). Le paysage, produit de la société, est historique et complexe, et il porte les stratifications des sociétés successives (p. 37). Le concept de l'*æcumène* est défini dans sa perspective historique à l'aide des notes de lecture du second appendice p. 39-42 et p. 104 et s. Intéressante aussi la définition de la mer comme espace (41 et s.). L'exploration progressive de l'*æcumène* a contribué au processus de transformation de l'environnement naturel en territoire et en paysage. Ce rapport a trait à la question de la gestion du territoire par le renouvellement des équilibres écosystémiques. Ce terme ne figure pas dans le vocabulaire de Guzzi, mais son essence doublée des valeurs culturelles de l'*æcumène* fait la place à l'histoire du territoire dans ce que nous appelons couramment une approche écosystémique. Une démarche articulée étale ainsi dans les derniers chapitres du volume (p. 49-77) des propos sur la gestion du territoire et des ressources naturelles, identifie des champs d'expérimentation, fait état de la répartition des responsabilités, de la nécessité de la formation pour une connaissance critique de l'histoire du territoire et de la nécessité d'utiliser des modèles théoriques. — Les choix de l'A. sont clairs. Sa critique du mouvement écologique d'inspiration nord-américaine ressort de son Annexe I. Il s'insurge aussi contre la tendance « fondamentaliste » de l'écologie moderne qui voit l'idéal dans le passé. On peut verser à ce dossier la tendance contraire résultant des thèses écologistes qui projettent la racine des préoccupations environnementales actuelles sur le passé, sans prendre en compte l'histoire du territoire, ni les solutions de gestion des ressources naturelles d'un héritage culturel. La position de Guzzi à l'égard des bénéfices du développement durable semble mitigée. En revanche, ses propositions d'expérimentation concordent parfaitement avec les politiques actuelles de l'UNESCO favorisant la création des « réserves écologiques », des vrais laboratoires d'analyse de l'épaisseur historique du territoire et des ressources naturelles, et en même temps des lieux de systématisations nouvelles. Il s'agit, en d'autres mots, d'introduire la composante de l'histoire du paysage et les solutions historiques de gestion du territoire dans les prospections de ses modélisations futures. — Ella HERMON.

Th. MANNACK, *The Late Mannerists in Athenian Vase-Painting* (Oxford Monographs on Classical Archaeology), Oxford, University Press, 2001, 23 x 28.5, XVIII + 153 p. + 40 pl., rel. £ 60, ISBN 0-19-924089-2.

Le livre de Th. Mannack, chercheur à la *Beazley Archive* d'Oxford, est la traduction de sa thèse de doctorat présentée à l'Université de Kiel en 1991. Les « Maniéristes Tardifs » sont un groupe de peintres médiocres de vases à figures rouges, travaillant à Athènes entre 460 et 400, dans la lignée des « premiers Maniéristes », tels Myson, le Peintre de Pan et le Peintre du Porc. Le nom du groupe est dû à J. D. Beazley, qui citait le parallèle des Maniéristes flamands d'Anvers autour de 1520. Nous nous trouvons dans un climat tout à fait différent de celui d'Euphronios ou d'Exékias. L'atelier des Maniéristes était spécialisé dans la production des formes de vases courantes au V^e s., notamment des cratères à colonnettes, des hydries et des pélikai. L'introduction (chap. 1) est une présentation très brève du sujet. Au deuxième chap., Th. Mannack, propose un aperçu très utile du terme « maniérisme » dans la terminologie des études historiques et artistiques et examine son application dans le domaine de l'art grec. Le troisième chap. présente les premiers Maniéristes, notamment les Peintres du Porc, de Léningrad, d'Agrigente et d'Oinanthe et leurs disciples moins doués. Les présentations sont claires et sommaires. Myson et le Peintre de Pan, le fondateur de l'atelier et son représentant le plus illustre (mais qui a travaillé dans plusieurs autres ateliers) ne sont pas inclus, puisqu'ils ont fait l'objet d'études monographiques relativement récentes. Les caractéristiques de l'atelier n'ont pas changé, même pendant l'époque de leurs successeurs, qui forment le sujet à proprement parler du livre : les Maniéristes tardifs décorent surtout des cratères à colonnettes, avec des figures au corps effilé, petites têtes, gestes exagérés et poses stylisées. L'atelier se divise en deux branches, le groupe N.-H. (d'après les noms des Peintres de Nausicaa et d'Héphaïstos, les plus doués du groupe) et les « autres ». Pour chaque peintre, il y a une présentation brève mais très informée, sur le style, la chronologie, les influences, suivie d'un commentaire sur les vases les plus marquants de sa production (chap. 4). Le cinquième chap. nous introduit aux dénommés « derniers Maniéristes », des peintres très médiocres, qui continuent le style de l'atelier jusqu'à la dernière partie du V^e s. Les chap. 7 et 8 traitent des formes de vases et des ornements secondaires. L'A. a fait un travail minutieux. Le neuvième chap. est consacré à l'étude iconographique. De manière paradoxale, les vases du groupe des Maniéristes, de technique et de formes si banales, se révèlent parfois très intéressants du point de vue iconographique, représentant des sujets rares ou des versions audacieuses des sujets déjà connus, comme par exemple les Nikai décorant les têtes des taureaux sacrificiels (n° N 7, pl. 15a), le Retour d'Héphaïstos ivre dans l'Olympe (n° H 1, pl. 26a), la mort de Prokris (n° H 15, pl. 31), Bouzygès et Cecrops (n° H 30), Phocos et Antiope (n° T5, pl. 29) et le repos des guerriers (une série de vases, cités à la p. 105). L'analyse est détaillée, mais repose sur les critères déjà établis dans les monographies de la série *Kerameus* et le concept quelque peu dépassé des « scènes mythologiques » en contraste avec les « scènes de la vie quotidienne » (voir à ce propos G. FERRARI, *Figures of Speech*, Chicago, 2002). On regrette l'absence du moindre commentaire sur le vase éponyme du Peintre de Tarquinia 707 (n° T2, pl. 21), une péliké représentant une scène de pugilat unique, se déroulant à côté d'un autel. Le neuvième chap. présente toutes les données sur la datation relative et absolue de vases des Maniéristes, tandis que le dixième chap. offre un résumé détaillé. Le catalogue des vases suit la numérotation de Beazley, avec de nombreuses additions. La présentation des peintres par ordre alphabétique n'est guère commode pour le lecteur. Certains vases que Beazley avait considérés comme appartenant au groupe, sans proposer une attribution à un peintre donné, ont reçu une attribution, mais, en revanche, Th. Mannack a contesté certaines attributions du savant anglais et a intégré ces vases au groupe des « vases des Maniéristes non déterminés ». Th. Mannack n'a pas examiné la question de la diffusion des vases des Maniéristes tardifs : la majeure partie des vases du groupe ont été exportés en Italie (surtout dans la région du Pô, la Campanie et la Sicile, mais aussi en Etrurie et sur la

côte adriatique de la Grande Grèce). Le marché grec reçoit aussi une partie importante des vases, Athènes et Corinthe étant les centres les mieux fournis. Quelques exemplaires isolés se retrouvent aussi en Catalogne, en Croatie, en Syrie, à la Mer Noire, à Chypre et en divers sites de la Grèce continentale et insulaire (y compris la Crète). Il serait intéressant d'examiner cette diffusion, d'étendue assez large, en comparaison avec la diffusion d'autres groupes de vases attiques contemporains, par exemple le groupe de Polygnotos ou l'atelier des peintres d'Achille et de la Phiale, pour ne citer que les cas les mieux étudiés. Le livre s'inscrit dans la tradition des monographies sur les peintres attiques, en suivant le modèle de la série *Kerameus* (sauf pour la qualité des photographies, qui est médiocre, et la quantité : 24 planches, représentant seulement 94 images, ainsi que quelques dessins par J. D. Beazley). L'étude de Th. Mannack sera très appréciée par les spécialistes de la céramologie, non seulement parce qu'il a réussi à mettre de l'ordre dans groupe assez diffus de vases, mais aussi parce il a souligné de manière assez détaillée tous les points de contact du groupe avec les autres ateliers céramiques de la période. – D. PALEOTHODOROS.

La collezione Casuccini. Ceramica attica, ceramica etrusca, ceramica falisca (Monumenta Antiqua Etruriae, 2), Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1996, 21 x 28.5, XIV + 163 p., br.

La collection Casuccini est formée de trouvailles de la région de Chiusi, acquises au XIX^e s. par le *Museo Regionale di Palermo*. Une partie de cette très riche collection a déjà été publiée dans le *Corpus Vasorum Antiquorum* de Palermo, fascicule 1. D'autres pièces sont déjà connues, mais il reste un nombre assez important de pièces inédites ou mal connues, qui sont illustrées ici pour la première fois. La première partie, qui forme une grande partie du volume, rédigée par le regretté E. Paribeni, concerne les vases attiques à figures rouges. Les vases à figures noires sont peu notables (sauf peut-être la pyxide nicosthénique n° 4). Par contre, dans la partie consacrée à la figure rouge, on trouve des pièces célèbres. On note en particulier la coupe bilingue du Peintre d'Andocidès (n° 21) ; une coupe à yeux d'Oltos (n° 22) ; une coupe fragmentaire d'Épictétos, représentant Héraclès et les fils d'Eurytos (n° 25) ; une coupe bilingue de Skythès (n° 26), un stamnos du Peintre de Berlin (n° 30), un vase de la même forme du Peintre de Sylée, représentant Héraclès et l'Hydre (n° 31), une péliké de Myson (n° 34), deux coupes de Macron (nos 41-42) et l'extraordinaire cratère en calice du Peintre de Talos, représentant la naissance d'Érichthonios (n° 57). Les discussions sont courtes, mais s'éloignent du modèle des rubriques très « sèches » caractéristiques du *CVA*. Toutefois, les notices bibliographiques sont loin d'être complètes. L'appendice, par A. Villa, tient compte d'une série de vases à figures rouges inédits, dont le plus intéressant est sans doute le cratère à colonnettes représentant Orphée entre deux Thraces (n° 3). La deuxième partie, rédigée par M. T. Falconi Amorelli, s'occupe de la petite collection de vases étrusco-corinthiens, de qualité vraiment très médiocre. La troisième partie, par le même auteur, traite de la céramique étrusque à figures noires, soit au total neuf vases. On note en particulier l'amphore du Peintre de Micali, bien connue, représentant deux centaures (p. 118, fig. 3-3a). M. Harari, dans la dernière partie, examine les vases étrusques et falisques à couleurs superposées et à figures rouges. Il s'agit de la partie la plus soignée du livre, avec des analyses élaborées (en particulier sur n° 2, le fameux stamnos représentant sur une face la rencontre entre Oreste et Électre et sur l'autre les préparations du suicide d'Ajax). En somme, un livre qui présente beaucoup d'intérêt pour l'étude de la céramique grecque et étrusque, rédigé par des spécialistes. Il est regrettable que les illustrations soient de qualité moyenne et peu nombreuses. – D. PALEOTHODOROS.

G. TRAVERSARI (éd.), *Laodicea di Frigia I* (Supplementi alla Rivista di Archeologia, 24), Roma, Giorgio Bretschneider, 2001, 23.5 x 30, 164 p., 22 pl., br., ISBN 88-7689-164-1.

Laodicea di Frigia I est un ouvrage collectif présentant les résultats de la recherche de surface (1993-1999) de l'Université de Ca' Foscari de Venise. Il s'agit du troisième volume sur Laodicée de Phrygie, après la publication des résultats des recherches de la mission franco-canadienne (J. DES GAGNIERS *et alii*, *Laodicée du Lycos, Le Nymphée, campagnes* 1961-1963, Québec - Paris, 1969) et le premier volume des inscriptions provenant du site (Th. CORSTEN, *Die Inschriften von Laodikeia am Lykos*, I [IK 49], Bonn, 1997). — Au premier chapitre, G. Traversari, se basant sur des données tirées de l'*Itinerarium Antonini*, de la *Tabula Peutingeriana* et l'étude des axes des routes dans la cité, avance l'hypothèse que le choix du site de la ville fondée par Antiochos II a été dicté par des raisons commerciales et stratégiques. Il manque toutefois une discussion sur les problèmes textuels des passages relatifs de la *Tabula* (cf. D. MAGIE, *Roman Rule in Asia Minor*, Princeton, 1950, 1137-1138, n. 50). L'exposé de G. Bejor sur Laodicée à l'époque hellénistique suit les opinions de Magie (*op. cit.*, p. 986, n. 23) et de Des Gagniers (*op. cit.*, p. 1-2) à propos de la fondation de la ville, mais, sur la base de l'inscription publiée en 1975 par Wörrle (*Chiron* 5, p. 59-87), avance l'hypothèse qu'au début, on a fondé sur l'acropole un fort séleucide (Neon Teichos), peu après le Traité qui a suivi la bataille de Cyropédion (281 av. J.-C.), tandis que la ville basse est le résultat d'un synoecisme de *comai* de la région, sous Antioche II. M. Fano Santi s'occupe de la communauté judaïque de la ville, dont la présence est attestée du III^e au I^{er} s. av. J.-C. — Une des exposés les plus intéressants concerne la revue de la recherche archéologique et périégétique dans la région du XVII^e s. jusqu'à présent, par L. Spetti. Il y a d'excellentes gravures, sur lesquelles sont illustrées les bâtiments de la ville dans une condition nettement meilleure que leur état actuel. On y trouve aussi les premiers résultats des fouilles italiennes de 1993-1998, qui apportent des renseignements importants pour la plupart des bâtiments publics (bouleutérion, complexe du Gymnase et des Thermes, petit et grand théâtre, Basiliques du Nord et du Sud, etc.). À noter l'hypothèse intéressante selon laquelle le Stade Amphithéâtre, qui fut dédié à Titus (24 Juin 79 apr. J.-C.), a été bâti en échelle monumentale après le séisme de 60 apr. J.-C. sur le dromos hellénistique. La présentation des résultats de la fouille de 1999, qui suit, s'articule en deux parties, la première traitant la recherche dans la région de la Porte d'Éphèse et l'Agora ouest, et la deuxième celle du complexe urbain romain-tardif-byzantin entre la Porte d'Éphèse et la Porte d'Hiéropolis. Le premier exposé est de G. Bejor et de J. Bonetto, qui suggèrent pour la porte d'Éphèse une datation à l'époque de Domitien, à partir des similitudes avec la Porte Syrienne et la Porte d'Hiéropolis. La Porte Syrienne a été dédiée à cet empereur, comme il résulte d'une inscription. Dans le deuxième exposé, S. Gelichi et C. Negrelli montrent la continuité de la ville jusqu'au moins au VIII^e s. apr. J.-C., laissant ouverte la possibilité d'une survie encore plus longue. Dans cette étude, on a incorporé des données importantes sur les techniques de construction et la céramique (« Late Roman C » ou « Phocaean Red-Slip Ware », des imitations locales ou régionales du « Sagalassos Red Slip Ware », des types tardifs africains et chypriotes « Red Slip Ware », céramique domestique et lampes, séries caractéristiques de la région mais aussi de la Méditerranée Orientale en général). Le volume se clôt par une série de photographies aériennes spectaculaires. La première présentation des recherches de la mission italienne laisse attendre une suite d'aussi haute qualité, où il faudra sans doute incorporer une étude sur l'histoire de la ville et une analyse de la constitution de la ville. La publication des inscriptions par L. Robert (des Gagniers *et al.*) et par Th. Corsten procure les éléments d'une telle synthèse.

G. ZACHOS.